PRIX DU VOLUME : 10 N

Édition autorisée pour la Belgique et l'étranger

COLLECTION MELINE.

AIMÉE

PAR

PAUL FÉVAL

II

BRUXELLES
MELINE, CANS ET COMP^IE

LEIPZIG
ALPHONSE DÜRR,

1860

Édition interdite pour la France.

AIMÉE

Édition autorisée pour la Belgique et l'étranger, interdite pour la France.

Bruxelles. — Imp. de E. Guyot, rue de Pachéco, 12.

COLLECTION MELINE.

AIMÉE

PAR

PAUL FÉVAL

II

BRUXELLES
MELINE, CANS & COMP^IE

LEIPZIG
ALPHONSE DURR

1860

A-30438/2

~~80723~~
35362

Wojewódzka i Miejska
Biblioteka Publiczna w Rzeszowie
A-30438/t.2
001-0035362--00

I

PAYS CONQUIS.

A l'heure du dîner, Liban m'apporta la carte de Nelson qui désirait me parler. Je refusai de le recevoir. Je n'avais rien contre lui assurément, mais je sentais pour la première fois l'impérieux besoin de me recueillir en moi-même. Nelson ne renouvela pas sa demande et je ne le vis plus.

Il est difficile de se figurer un être plus isolé que je ne l'étais alors ; je n'avais pas un ami, pas une connaissance. Je fus ainsi deux ans.

Ces deux années, Hélène, forment dans ma vie un temps d'arrêt, un groupe à part, une sorte d'oasis mélancolique et tranquille. Les souvenirs qui m'en restent sont imprégnés de tristesse et de paix. La mort de mon père me causa une profonde douleur; cette impression dura puelques jours à peine à l'état aigu. Elle se transforma vite et devint pendant deux ou trois semaines une sorte d'hypocondrie, à laquelle succéda ce regret calme qui ne devait jamais s'effacer.

Durant ces diverses phases, Liban se tint à distance avec une convenance parfaite. Il me parlait peu, mais j'étais toujours sûr de le trouver à l'heure dite, comme le meuble dont on a besoin et qu'il vous peinerait de chercher. Quand mon cœur débordait, quand il me fallait absolument parler de mon père, je voyais la bonne et belle figure de Liban s'attendrir. Jamais je n'aurais cru qu'il fût capable de tant aimer.

Un jour, cependant, comme je m'éveillais, je le vis debout à mon chevet. Il avait son air important d'autrefois. Il se tenait droit dans sa

livrée noire et ses doigts exercés faisaient virer avec une grâce noble sa tabatière de platine.

— Tout cela est bel et bon, me dit-il sans préambule, mais vous voilà maigre comme un coucou, vulgairement parlant... Qu'est-ce que nous faisons à Londres?

Mon regard dut lui dire que j'avais perdu complétement l'habitude de l'entendre me parler sur ce ton. Il ouvrit sa boîte lentement.

— C'est certain, c'est certain, murmura-t-il; les temps sont changés... Mais monsieur... le père de monsieur m'a renvoyé pas mal de fois pour manquement de respect... Ça ne tenait pas... Monsieur doit savoir l'histoire de ce général de l'antiquité qui disait : Frappe, mais écoute... moi, je dis : Mettez-moi à la porte et suivez mes conseils... Quitte à rester, si je n'ai pas été renvoyé pour une faiblesse suffisante et touchant à la probité fidèle...

— Liban, lui dis-je, je vous regarde comme un ami...

— Du tout! m'interrompit-il vivement; avec les amis, on se brouille... je suis le valet

de chambre de monsieur, ni plus, ni moins, et à perpétuité, voilà !

— Soit, Liban. Vous aviez un conseil à me donner?

— J'avais à délibérer avec monsieur... Monsieur devrait voyager.

— Pourquoi voyager, Liban?

— Parce que c'est mon idée.

Je ne pus m'empêcher de rire. Liban sourit de son côté, et poursuivit en rangeant mes pantoufles sur mon tapis.

— Je tombe souvent dans le travers de m'exprimer d'une façon insignifiante et cocasse, mais le fond est sensé. Que faites-vous à Londres? Tant que dure la sainte journée parlez-vous à âme qui vive? Pour jouer au loup comme cela, ce n'est pas une capitale de trois millions d'habitants qu'il faut, c'est, vulgairement parlant, le fond des déserts avec la grande végétation de la nature et l'air libre où voltigent les oiseaux du paradis dans l'immensité de l'espace!

Il respira fortement, et certes, il l'avait bien mérité.

— Il y a donc, reprit-il, que j'ai fait ici la connaissance d'une jeune dame, dont la vertu est au-dessus des propos et tout simplement une perle pour la décence et le comme il faut... Je n'ai pas besoin d'ajouter à monsieur que ce n'est pas une Anglaise... Elle a pour pays natal une contrée, chantée par tous les poëtes originaux : l'Irlande : *la fleur de la terre, la perle de la mer*, comme elle dit, où l'on voyage à très-bon compte, trouvant l'hospitalité modeste chez les tenanciers, qui refusent tout payement avec fierté, quitte à leur laisser furtivement une pièce de quelque chose sur la table... Si monsieur entendait mistress Queensberry, monsieur serait, vulgairement parlant, dans l'extase, et dès demain...

— Liban, l'interrompis-je en sautant hors de mon lit, faites les malles. Nous allons partir ce matin.

Il fut flatté, mais il insista pour que j'entendisse un peu mistress Queensberry discourir sur l'Irlande.

Quinze jours après, j'allais, le bâton à la

main, seul et ressuscité par la vue de ces grandeurs inouïes, j'allais le long de ces grèves dentelées qui festonnent l'océan Atlantique, depuis la baie de Galway jusqu'au promontoire d'Achil. Vous le savez, Hélène, l'Irlande est la poésie et l'enthousiasme de mes souvenirs. J'ai vu bien des choses admirables. L'Irlande seule est restée pour moi la terre du rêve gigantesque et incommensurable.

Je ne saurais pas dire et je ne dirai jamais les fièvres suivies d'écrasement, les stupeurs, les élans, qui s'emparent de l'âme en face de ces sombres féeries de la mer. La mer et les géants! La bataille des ainés de la terre, contre cette force invincible : l'Océan!

Je suis resté parfois depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, assis sur une pierre tapissée de goëmons, contemplant ces galeries de basalte qui superposent les prodigieuses ordonnances de leurs colonnes, ces propylées s'allongeant à perte de vue et mêlant l'étrange symétrie de leurs perspectives ; je suis resté opprimé par ces énormités dont rien ne peut donner

l'idée. J'ai compris la mythologie celtique, le chant des bardes, les puissantes brumes de la poésie du Nord.

Ossian est là. Dans ces silences sonores, on entend vibrer les lances et gémir l'airain des boucliers.

Il est une roche, au sommet de ce miraculeux édifice, directement construit par la main de Dieu : il est une statue. A certaine heure du jour, vers le moment où la lame étincelante renvoie les rayons plus obliques du soleil, la roche s'éclaire, la statue s'anime. Le hasard a sculpté ce bloc, cent fois plus grand que le colosse de Rhodes. Les gens de l'île Garomna l'appellent le roi Diarmid. C'est un chevalier, j'ai vu son casque ; c'est un géant : j'ai bien reconnu sa massue. Ce Diarmid, quand venaient les flottes chrétiennes, descendait dans la mer, qui ne montait jamais au delà de sa ceinture. Son souffle faisait la tempête, et dès qu'il le voulait, sa chaude haleine enveloppait les grèves de brouillard.

Ce fut lui, le premier Diarmid, le saint à la barbe blanche, qui, poussant dans le flot tous

les prismes basaltiques du rivage, construisit en une nuit cette fameuse chaussée du Géant, noire mosaïque, alignant ses pierres polies et octogones comme le pavé des salles de l'architecture sarrasine et s'avançant, pont inachevé, extravagant, sublime! jusqu'au sein des tempêtes du large.

Ce mot géant fait partie de tous les noms : l'arche du géant, la grotte des géants, l'échelle des géants. Et la bataille continue : l'Océan écume, mugit, éclate toujours au pied de ces miraculeuses citadelles.

Puis, derrière la falaise convulsive, c'est le vert paradis d'Erin : les vallées fleuries, les bosquets virgiliens : Tempé à quelques pas des gouffres de Charybde.

Liban était établi à Galway. Il y a beaucoup de francs-maçons à Galway. Liban menait bonne vie. Mes voyages à pied ne le fatiguaient nullement...

Hélène, je me souviens qu'un jour je m'étais égaré dans ces monts Mamturck, plus sauvages que les Cordillères. C'était vers le coucher du

soleil. Depuis une heure, je n'avais pas rencontré trace d'habitation. La brume commençait à blanchir dans la plaine. Je devinais un lac sous ces voiles floconneux, mais je ne savais pas si c'était le Mask ou le Corrib.

Ce sont de pauvres êtres qui peuplent ces splendides paysages : petits hommes, maigres animaux.

La lourde main de l'Angleterre a trop pesé sur ces pays vaincus.

Et pourtant, il reste encore çà et là quelques débris des races épiques.

Le brouillard montait, couvrant peu à peu les prairies et ces bosquets de pins des marais qui semblent de loin ne former qu'un seul arbre, bas, difforme et coiffé d'une feuille crépue. Les gorges et les pics, au contraire, s'éclairaient vivement aux rayons orangés du soleil. Au bout du sentier que je suivais et qui allait s'épanouissant comme l'embouchure d'un cor, je vis un homme et une femme qui cheminaient devant moi. Ils étaient grands tous deux. Le vent des montagnes faisait flotter à longs plis

la mante écarlate qui couvrait les épaules de la jeune fille.

C'était une jeune fille. Elle avait dix-huit ans. Elle s'appelait Dennis. L'homme était son grand-père. Il avait nom Fergus Donnel de Claghan. Ils s'arrêtèrent tous deux au son de ma voix et ils se retournèrent. Dennis mit sa main au-dessus de ses yeux pour voir, malgré le soleil. Fergus s'appuya sur son shillelagh blanc comme sur une lance. Ils m'attendirent.

Je n'ai rien à vous raconter, Hélène. Cette fille était belle comme les pupilles de Fingal. Le hâle des montagnes avait mis je ne sais quelle teinte vigoureuse sur la blancheur éblouissante de sa carnation. Je n'ai jamais vu sur un front plus fin de plus splendides cheveux noirs. Quant à ses traits, c'était la noble et pure ligne milésienne, rehaussée par l'éclat d'une prunelle de jais. Elle soutenait son aïeul d'un geste vaillant et tendre à la fois.

Le vieillard avait une figure richement accentuée avec une véritable couronne de cheveux blancs. Il portait une couverture rayée

par-dessus le pauvre carrick des paysans irlandais. Sa tête était nue.

— Vous n'êtes pas un Anglais, me dit-il quand je fus tout proche.

Je n'ai rien à vous raconter. C'est un tableau, purement un tableau. Dennis me regardait avec ses grands yeux qui semblaient deux âmes.

Je les avais hélés pour savoir mon chemin. J'ignore pourquoi nous restâmes plus d'une heure ensemble. Ils me dirent leurs noms. Fergus avait eu une tenance; les middlemen anglais avaient donné sa ferme à un voisin, payant une commission plus grosse. Il avait eu sept fils et quatre filles. Dennis restait seule pour guider sa vieillesse.

Je ne vous répéterai que sa dernière parole.

— Il y a plus d'Irlandais morts à Londres que d'Anglais vivants... Londres m'a pris dix enfants : trois belles filles, des chrétiennes ; sept braves fils...

Pendant que je descendais le sentier qui menait au Corrib, je tournai encore une fois la tête. Ils restaient à la même place. Dennis re-

gardait mon offrande qui brillait dans sa main. Le vieux faisait le signe de la croix et Dennis répétait :

— Non, non, ce n'est pas un Anglais !..

Les fils des géants sont tous mendiants. La joyeuse Angleterre a fait ces lamentables ruines.

Deux ans, j'ai passé deux ans dans ce paradis déshonoré par la misère, dans cet Éden peuplé de fantômes. J'ai tout vu. Je ne vous dirai rien, Hélène. Mieux vaudrait mettre l'Irlande comme l'Inde à la bouche des canons. Chaque fois que j'écris ce nom : Irlande, une main glacée m'étreint le cœur.

Ils chantent pourtant et ils dansent autour du chaudron où cuisent les pelures de pommes de terre...

Quand j'allai chercher maître Liban à Galway, il était si gras, que j'eus peine à le reconnaître. La vie est bonne dans le Connaught, dès qu'on peut faire sonner quelques souverains dans son gousset. Les épluchures de pommes de terre ne sont pas pour ceux qui

viennent de Londres. Liban me trouva bonne mine et me fit grand accueil. Grâce à lui, je pus m'introduire dans la taverne cabalistique de Mazebo-street où le maître, les garçons et les consommateurs sont tous francs-maçons et reconstruisent chaque soir le temple de Salomon selon le rit écossais.

A Galway, quand un jeune homme veut se marier, les parents de la demoiselle demandent : Est-il franc-maçon ?

Je dirigeai Liban sur Londres pour y préparer nos quartiers. Je voulais visiter l'Ulster et surtout ce pays de Londonderry, l'Irlande protestante, comme dit le *Times* avec raison, puisqu'il n'y a guère que cinq sixièmes de catholiques. C'est toujours beau : cette île est le joyau de la couronne britannique ; mais cela ressemble déjà à l'Angleterre. On y voit des Anglais partout. Les Irlandais s'y font petits pour laisser toute la place à leurs maîtres.

Ce fut par un beau jour de printemps que le Western-Railway me ramena en vue de Londres. Je connus que j'étais arrivé parce que je

ne vis plus le soleil. Le soleil fait un détour pour ne point passer à Londres.

J'avais fait dessein d'y séjourner deux semaines pour le moins. J'étais bien aise de me séparer honnêtement des Manby et de leur faire oublier par une courtoise démarche cette querelle d'enfant qui m'avait éloigné de la maison. La succession de mon père avait du reste un compte à régler avec leur caisse.

Au bout de quatre ou cinq jours, l'atmosphère de Londres avait produit sur moi son effet. J'étais navré d'une tristesse sans cause. L'avenir se présentait à moi sous des couleurs si lugubres, que je cherchais en vain un prétexte d'espérer. Je voyais se creuser l'abîme qui me séparait du bonheur. L'abandon où j'étais m'apparaissait comme un gouffre noir dont j'occupais le fond. Les autres avaient une famille, une compagne, un ami ; moi, j'étais seul, horriblement seul !

Je n'avais pas encore frappé à la porte des Manby, mais je savais de leurs nouvelles. Des trois fils, Paulus seul restait à Londres, George

tenait le comptoir de Calcutta; Nelson voyageait sur le continent, où il avait pris femme.

Je ne souriais pas souvent. Cette nouvelle me fit sourire. Nelson avait donc réalisé son rêve. Il est rare qu'un Anglais n'ait pas aussi son idée fixe. Nelson avait l'idée fixe d'épouser une Française. Nos entretiens de Primrose-Hill avaient exalté en lui cette passion. Nelson devait être heureux, autant qu'il est possible de supposer qu'un Anglais s'accommode de son idée fixe réalisée.

J'aimais Nelson, doux et noble jeune homme. Il était mon meilleur souvenir. Son absence était cause du peu d'empressement que j'avais mis à m'approcher de la maison Manby. La pensée qu'il était heureux me consolait.

Du reste, je ne me défendais point contre l'ennui qui m'opprimait. J'allais au hasard dans Londres, cherchant du nouveau et regardant avec une morne indifférence le nouveau que j'avais trouvé.

Une après-midi, je me fis conduire au palais de Sydenham qui avait été construit pendant

mon voyage d'Irlande. Il faut rendre justice à qui de droit : les Anglais savent faire ces machines beaucoup mieux que nous. La féerie industrielle est leur poésie. Ils sont là dans leur élément. Le palais de Sydenham est un problème résolu. Il y a là je ne sais quelle bizarre magnificence qui saisit l'imagination. Est-ce bien de l'architecture? Question oiseuse! c'est grand; cela étonne, et, chose singulière à Londres, cela séduit. En somme, si ce lourd et insignifiant palais de l'industrie qui moisit parmi les arbres valétudinaires de nos Champs-Élysées est de l'architecture, tant pis pour l'architecture.

Aussi les Anglais sont fiers de leur maison de cristal! *By God!* pour ces transparentes galeries, ils donneraient Westminster et la Tour!

Il y avait foule de visiteurs. C'était presque gai Les réfractions cent mille fois répétées du flint-glass parvenaient à réchauffer la pâleur du soleil. Les visages longs des gentlemen empruntaient à ces clartés l'apparence immobile du

sourire, et l'on croyait voir, l'illusion aidant, un peu de sang revenu sous la peau chlorotique des jeunes filles.

Tout à coup, mon cœur me fit mal; un éblouissement joua au devant de mes yeux. Sur l'honneur, au moment où ce mirage vint secouer le somnolent affaissement de mon être, j'étais à cent lieues de songer à mes souvenirs de France.

Je vis le portrait du salon d'Ablon, je le vis.

C'était tout au bout de la galerie, à l'endroit où le transept concentre ses faisceaux de lumière. Le portrait avait comme une auréole de rayons : il éblouissait. Ce fut une apparition si rapide, que je n'en saurais dire les détails. Je vis le portrait, pleinement et distinctement, il est vrai; mais, hormis la vision d'ensemble, rien ne me resta. La couleur des cheveux m'échappa, l'âge aussi. Pensez-vous que cela soit possible, Hélène? Peut-on voir et à la fois ne point voir?

Il n'y aura rien de fantastique dans ce récit de mes pauvres amours. Tenez la bride à votre

Miejska Biblioteka Publiczna w Rzeszowie

imagination : ce n'était pas une chimère. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu de fantôme, et je suis d'autant plus à l'aise pour vous décrire le trouble de mes sens, que l'apparition était une pure et simple réalité.

Ma première impression fut le doute : je vous répète que l'image passa, rapide et splendide comme l'éclair. Tout tressaillit en moi, cœur et corps. L'ardeur qui dormait en moi s'éveilla en sursaut. J'ignore si j'avais été amoureux dans toute la rigueur du mot ou si le puéril sentiment qui avait occupé ma vingtième année ressuscitait chargé, transformé, possédant tout à coup l'ampleur d'une passion virile. Le fait certain, c'est que mon âme vécut une heure en une minute et que je restai comme anéanti sous cet effort indépendant de ma volonté ! J'aimais. Qui donc aimais-je ? Ne souriez pas, petite Hélène, ou je vous dirai que cela est au-dessus de vos seize ans.

Je ne savais pas qui j'aimais. J'aimais l'âme vivante du portrait, quelle qu'elle fût, ou plutôt, j'aimais mon propre rêve.

Je lui donnai pourtant un nom à ce rêve : je lui donnai même deux noms : d'abord, je l'appelai madame la baronne d'Haynard, puis Sophie. Mais il n'était pas possible que madame d'Haynard eût rajeuni. Trois ans auparavant, sa beauté n'était déjà plus celle d'une jeune fille. Ce ne pouvait être madame d'Haynard. Se pouvait-il, d'un autre côté, que Sophie se fût ainsi transfigurée ?

Oui, cela se pouvait. Il y a de ces magnifiques épanouissements. Toute la fleur, large, riche, éclatante, est contenue dans le bouton étroit et terne, et souvenez-vous qu'une fois déjà, Sophie avait réveillé en moi l'idée du portrait, le jour où Léo Eberhardt lui parla bas derrière le fauteuil de sa mère.

Ce devait être Sophie. Est-ce que j'allais aimer Sophie? Je l'avais bien haïe assez pour cela, n'est-ce pas?

Je m'élançai, furieux, parmi cette foule calme. Si j'avais voulu seulement écouter ce qui se disait sur mon passage, je me serais fait vingt querelles en dix secondes. Mais je n'écoutais

pas. Un trait se retourne-t-il ? J'allais comme un trait.

Arrivé dans le transept, je me haussai sur la pointe des pieds pour dominer la foule. Je regardai de tous mes yeux ; je ne vis rien, sinon une surface moutonnante, composée de feutres noirs ou gris et de ces absurdes chapeaux de paille qui sont la coiffure des Anglaises en toutes saisons.

J'aurais voulu écraser du pied tous ces bateaux ornés de voiles verts. Ce n'était pas sous cette burlesque auréole que je pouvais chercher l'angélique sourire de mon rêve.

Rien : les feutres noirs et les feutres gris allaient se mêlant et formant des dessins bizarres qui me donnaient le vertige ; les chapeaux de paille balançaient odieusement leurs voiles verts, et de tous ces courants humains, contrecroisés comme les remous d'un fleuve, montait un murmure rauque : le bourdonnement discord de la cohue anglaise.

Rien ! Je me pressai les tempes à deux mains ; je me frottai les yeux : j'eus peur d'être fou.

Déjà, courbant la tête et pris de cette honte qui suit toutes les ivresses, je revenais au respect humain, ne cherchant plus désormais qu'à m'esquiver sans exciter l'attention, lorsqu'une seconde secousse électrique me vint en pleine poitrine. Il y avait là-bas un chapeau lilas avec une guirlande de fleurs blanches : un chapeau qui ne pouvait pas être anglais. Celle qui le portait me tournait le dos. C'était une toute jeune femme. Sophie? En vérité Sophie pouvait avoir cette tournure juvénile et gracieuse. Une dame d'un certain âge l'accompagnait. Positivement, je crus reconnaître les épaules à la fois maigres et fortes de cette bonne madame d'Ablon, pianiste distinguée et veuve d'un receveur général.

Je le crus si bien, que je m'élançai de nouveau. Ces dames s'engageaient dans la galerie orientale. Je parcourus tout le transept et toute la galerie. Je ne les retrouvai point.

Je rentrai à l'hôtel, pâle comme un mort. Liban me dit :

— Devinez qui est venu pour vous voir...

Mais je n'avais pas remarqué, s'interrompit-il, monsieur serait-il malade?

— Qui est venu pour me voir, Liban? demandai-je; madame et mademoiselle d'Ablon?

Il enfla ses joues et répondit :

— Vous brûlez, vulgairement parlant!... Il y a du d'Ablon dans l'affaire.

Je me laissai tomber dans un fauteuil. Liban m'apporta mes pantoufles et ma robe de chambre. Le bon garçon, voyant ma triste mine, s'empressait autour de moi de tout son cœur. J'avais envie de le chasser ignominieusement. Le supplice qu'il me faisait subir à son insu était atroce. Je n'avais réellement pas la force de l'interroger.

— Parlez! dis-je enfin d'une voix altérée; je vous ordonne de parler.

— Mon Dieu! répliqua Liban, monsieur a eu quelque contrariété dans la ville... Pour quant à ce qui est de la visite, c'est simple comme bonjour. M. Nelson Manby est des amis de monsieur.

— Nelson Manby! répétai-je.

— Il est venu voir monsieur, et sa femme est

restée dans la voiture, à cause que monsieur étant garçon...

— Et pourquoi parliez-vous des d'Ablon! l'interrompis-je avec violence.

— Rapport à la femme de M. Nelson Manby qui est...

— Qui est Sophie d'Ablon! m'écriai-je en me levant tout droit.

Liban me regarda fort attentivement et ouvrit sa boite de platine avec tristesse.

— Vulgairement parlant, murmura-t-il; depuis le temps... mais il y avait la lorgnette... Après tout... Tonnerre! tonnerre!... que monsieur me pardonne, je lui demande excuse... Qui diable se serait attendu à cela!...

Je m'étais affaissé de nouveau dans mon fauteuil Ma tête était entre mes deux mains.

On sonna.

— Je n'y suis pour personne! dis-je.

— Pas même pour moi? demanda une voix douce et mâle sur le seuil.

Je me retournai. Nelson Manby était debout sur le seuil et me tendait ses bras ouverts.

II

L'ÉLOGE DES LARMES.

Nelson était le mari de Sophie depuis plus d'un an déjà. Là-bas, au fond du Connaught, qui donc m'eût apporté des nouvelles de ceux que j'aimais? Sophie était mère d'un bel enfant. C'était bien Sophie que j'avais vue au palais de Sydenham. Malgré la présence de Nelson, je revoyais sa radieuse beauté comme en une gloire. Sophie mariée! Sophie mère! La petite fille à la chèvre! comme le temps court! Sei-

gneur Dieu! que d'années se pressent et s'entassent dans le pli d'un souvenir!

Aimais-je Sophie? Je vous le demande, Hélène. Je pleurai comme un enfant sur le sein de Nelson, qui était heureux de cette émotion et qui la partageait, tout en en ignorant sa source. Ces deux années avaient développé la mâle richesse de sa taille. Quand les Anglais se mettent à être beaux, c'est la magnificence du sang et de la chair. Antinoüs moderne est sujet de la reine. Je fus jaloux de Nelson et je me dis : Voilà ce qui séduit les femmes!

Enfant que j'étais, inexpérient et injuste! cela ne séduit pas les femmes. On leur pardonnerait, si cela les séduisait. A l'âge que j'ai pris, je ne sais pas encore ce qui séduit les femmes. Ce n'est pas la beauté, non : Nelson ne fut pas aimé; ce n'est pas l'esprit : combien d'épais coquins ont joué sous jambe la fine fleur de nos vaudevillistes qui sont les gens les plus spirituels de l'univers! ce n'est pas non plus le génie, car j'ai vu de mes yeux Pradon soulever les rideaux de l'alcôve de Corneille.

Je fus jaloux. Il fallut l'image de l'enfant pour tuer ma mauvaise pensée. Encore, gardai-je à Sophie au fond de mon cœur une amère et chagrine rancune. Il me semblait tout uniment qu'elle m'avait trahi. Or, si vous avez mémoire des premières pages de ce récit, Hélène, vous savez quels engagements existaient entre Sophie et moi. Il y avait la scène de la chèvre, ce fait que ses fenêtres étaient vis-à-vis des miennes, et la première contredanse, pendant laquelle je n'avais pas trouvé moyen de lui parler. C'était tout. Je pense que cela ne vous paraîtra point suffisant pour empêcher une jeune fille d'accepter un parti superbe et inespéré sous tous les rapports. Moi, j'étais d'un avis tout opposé. Sophie aurait dû m'attendre.

Sous quel prétexte, je n'en sais rien. C'était un grain de folie. Vous m'excuserez, parce que je souffrais. Cependant, c'est de bonne foi que je m'adresse cette question : aimais-je Sophie? Sur l'honneur, je l'ignore. J'eus l'idée de me tuer.

— Charles, me dit Nelson, quand Liban nous

eut laissés seuls, je vous aimais bien autrefois; je vous aime cent fois davantage aujourd'hui. Je vous dois tout mon bonheur. Je vous dois ma femme, je vous dois mon fils qui s'appelle Charles à cause de vous... Vous vous étonnez, Charles, mais, nous autres Anglais, nous sommes faits comme cela, vous savez bien... Quand je partis de Londres, ce n'était pas pour voyager sur le continent, pour aller, rêvant et cherchant la réalisation d'une vague espérance... Je partis pour aller tout droit à cette maison qui fait le coin de la rue d'Astorg, je partis pour aller demander la main de mademoiselle Sophie d'Ablon...

— Mais vous ne la connaissiez pas! m'écriai-je.

Il prit un air scandalisé.

— Vous m'aviez parlé d'elle cent fois, répliqua-t-il; tout ce que vous me disiez, Charles, je le croyais. Quel intérêt auriez-vous eu à me tromper...? Mais les Français s'étonnent toujours qu'on les croie.

— Cela ne vous blesse pas, Charles, s'inter-

rompit-il en me serrant la main. Je serais bien mal venu à médire des Français, moi qui suis allé chercher en France toute ma félicité présente et future... J'arrivai chez madame d'Ablon avec une lettre de recommandation de M. Léo Eberhardt, que j'avais eu le bonheur de rencontrer à Londres, peu de temps après votre départ... et près de qui votre nom me servit beaucoup, car vous m'avez toujours porté bonheur... Je fus reçu très-bien. Je trouvai mademoiselle d'Ablon toute pareille aux portraits que vous m'en faisiez là-bas en traversant les parcs pour monter à Primrose-Hill... je la trouvai même un peu plus charmante : elle avait sans doute gagné depuis que vous ne l'aviez vue. Je déclarai mes sentiments; je fus accepté; le mariage se fit. M. Léo Eberhardt voulut bien me servir de témoin. J'ai une femme adorable, j'ai un cher enfant qui ressemble à sa mère, j'ai un ami... deux amis, Charles, car je ne vous lâche plus, vous êtes à nous : ma femme vous connait et vous aime... notre parrain a la plus haute estime de vous...

Je guettais l'occasion de parler pour cacher mon trouble croissant.

— Qui appelez-vous votre parrain? demandai-je.

— M. Léo Eberhardt, qui a bien voulu tenir notre petit Charles sur les fonts de baptême.

— Il est tout à fait dans votre intimité?

— Tout à fait. Je ne puis pas me passer de lui... Quel esprit, Charles! Et quel cœur!

Je désespère de vous exprimer cela parfaitement, Hélène. Une angoisse courte et subtile comme la lame affilée d'un scalpel me traversa le cœur. Non, je n'aimais pas Sophie, car ce fut pour Nelson que je souffris. Je revis, en un éblouissement subit, cette scène du piano : Eberhardt baisant la main de Sophie derrière le dos de madame d'Ablon. Et je me souvins des pâleurs de la jeune fille pendant le bal et de ces larmes tôt séchées qui brûlaient ses yeux avidement fixés sur Eberhardt, causant avec la jolie baronne d'Haynard.

Nelson! le loyal jeune homme! Il me parlait de bonheur, comme ces poitrinaires, condam-

nés du lendemain, qui fondent leurs châteaux dans le lointain de l'avenir.

Mais après tout, que prouvent ces entraînements du premier âge? Le cœur d'une fillette subit d'étranges maladies qui, par la miséricorde de Dieu, sont rarement dangereuses. Sophie avait sans doute échappé à la fascination, puisqu'elle était épouse et mère. Je regardai Nelson. Pour Sophie, Nelson était le devoir. J'évoquai l'image d'Eberhardt avec sa longue figure où le nez prenait tyranniquement toute leur place. Quand le devoir est si beau et le crime si laid...

Nous voici arrivés, Hélène, à la partie romanesque de mon récit. Ce jour-là même devait se produire la première de ces circonstances bizarres et, en apparence, frivoles, d'où naquit cet amour qui fait le bonheur de ma vie. Il me fut impossible d'éluder les pressantes sollicitations de mon ami Nelson Manby : je dus l'accompagner à la maison de son père et accepter son dîner sans façon.

Mon parti était pris, je le déclare en con-

science. Quel que fût l'état de mon cœur vis-à-vis de Sophie, j'élevais à la hauteur d'une impossibilité la barrière qui était entre nous. Je chérissais Nelson comme un frère : j'aurais tué en moi l'amour naissant comme on étouffe avec horreur le premier germe d'une passion incestueuse. Si j'avais eu le choix, je déclare que j'aurais évité de revoir Sophie. Mais, étant donnée la nécessité absolue où j'étais de me trouver en face d'elle, il faut bien avouer que ma curiosité ressemblait à une fièvre. Je voulais voir à quel point l'illusion d'optique l'avait embellie dans le transept du palais de cristal; je voulais voir si réellement elle ressemblait au portrait de sa mère, à l'âge de dix-huit ans; je voulais voir si elle se souvenait de moi, et de quelle manière. Je voulais enfin sonder d'un coup d'œil le mystère de cette existence, s'il y avait un mystère, et mesurer l'influence que Léo Eberhardt pouvait exercer sur l'avenir de mon ami.

M. Arthur Manby avait fait cadeau à son fils aîné d'une charmante maison attenant à la

sienne, dans Piccadilly. Ce fut là que Nelson me conduisit. Un bon augure salua mon entrée. Je vis l'enfant qui dormait dans son berceau, sous la croisée fleurie. J'aime les enfants. Ces petits visages endormis ont toujours un sourire. Nous restâmes longtemps, Manby et moi, auprès du berceau. L'idée me vint en ce moment, et je ne sais pourquoi, de m'informer de madame d'Ablon. Nelson me répondit très-froidement :

— Elle se porte bien.

La froideur d'un Anglais ne prouve pas plus que le rire d'un Chinois. C'est affaire de tempérament. Madame d'Ablon était à Londres, puisque je l'avais rencontrée le matin même avec Sophie. Je pensai que je la verrais au dîner. Nous entrâmes au parloir. Un piano se tut dans une pièce voisine. J'entendis encore un instant ses vibrations décroissantes, puis la porte de cette même pièce s'ouvrit.

Sophie parut. Elle avait un peignoir blanc. Un ruban de velours courait dans ses cheveux nattés. Elle était un peu trop pâle : je ne trou-

vai point d'autre reproche à faire à sa sereine et délicieuse beauté. Non certes, oh! non! celle-là n'avait point de crime sur la conscience! L'orage qui avait éclaté jadis dans ce jeune cœur était apaisé, comme les injures de l'âge de transition s'étaient splendidement effacées. C'est en vain que je cherchai la carrure pointue de ses épaules sous le contour ferme et pur. La disgrâce de la démarche avait disparu. La maigreur des bras faisait place à des lignes si belles, qu'on les eût dit sculptées dans le marbre de Paros.

C'était le portrait encore, le portrait du salon. Mais le portrait ne souriait pas.

Et peut-être Sophie m'avait-elle paru plus belle encore en effet sous ce jour scintillant qui tombait des cristaux, au palais de Sydenham. Son salut fut courtois et tout français. Elle me fit l'honneur de me reconnaître à première vue. C'était positivement une adorable femme, et je n'eus même pas l'idée de railler à part moi en voyant l'extase où tombait ce pauvre Nelson.

On s'assit. Nous parlâmes de Paris, sujet inépuisable. Sophie eut de l'esprit. Je m'étonnai joyeusement du calme de mon âme. Mes souvenirs défilaient devant moi comme les grains d'un chapelet. Ils avaient perdu leur saveur vive et un peu mordante. C'était comparable à des impressions de lecture ou à ces pâles ressentiments qu'on garde de la représentation d'une comédie.

Cette charmante femme n'avait donc jamais été rien pour moi. Je soufflais donc encore sur une des illusions de ma jeunesse ! Pauvre jeunesse, faite d'une rallonge ajoutée à l'enfance, et qui avait vécu exclusivement des fictions imitatives, empruntées aux auteurs gais, noirs ou *midi à quatorze heures* de la bonne madame Bouilly !

Dans quel in-octavo, cependant, eussé-je pu retrouver ma Sophie d'Ablon, ma vraie Sophie ? Je venais d'Irlande. Au fond de ces splendides paysages, on perd un peu le sens de Paris. Sophie m'inpatienta plus d'une fois. Elle avait de l'esprit comme un petit journal. Nelson

buvait ses paroles pieusement. J'essayerais en vain de peindre la dévotion de cette béatitude amoureuse. Il ne comprenait pas tout, bien qu'il eût beaucoup d'intelligence : toute une portion de nos finesses passe à côté du sens anglais. Mais il acceptait tout, il jouissait de tout ; son regard modestement orgueilleux me prenait à témoin de chaque perle, tombée de cette bouche mignonne. Et de temps en temps, très-soudainement, souvent sans motif actuel, le ressort mécanique de la gaieté londonienne se détendait au fond de sa gorge. Alors, c'était un rire guttural et court comme un hoquet ; puis un silence qui était la honte de cet excès commis.

Les manières de Sophie avec moi étaient dans la mesure exacte de nos anciennes relations : le voisinage, la vue sur le même jardin, une contredanse muette, deux ou trois visites ennuyées : voilà ce que nous avions de commun. Deux ou trois fois, cependant, peut-être davantage, je surpris les regards de Sophie braqués sur moi avec une expression singulière. Souvenez-vous qu'il y avait dans la gamme de notre passé

une note qui répondait expressément à ce regard. Après la contredanse et devant moi, Sophie avait menti à sa mère pour excuser sa pâleur. Elle avait dit : M. Charles m'a fait danser le galop...

Les femmes n'oublient rien, Hélène. Leur mémoire est précise et implacable comme une conscience. Sophie gardait sans doute cette impression du secret surpris... Je vous dis tout cela ; c'est le fruit de la réflexion. Au premier moment, le regard de Sophie m'étonna purement et simplement. Je ne crois point avoir de fatuité, mais j'ai été souverainement naïf et très-longtemps. La cicatrice de mes brûlures de cœur était toute jeune. C'était ce jour-là même et quelques heures auparavant que la vue de Sophie avait suffi à me donner le vertige moral. Combien y avait-il de minutes que j'étais bien sûr de n'être pas amoureux fou?

Quand même vous devriez rire, j'eus peur. Ce regard m'effraya. Je vous répète que l'idée d'aimer Sophie m'épouvantait comme la pensée d'un crime contre nature.

Or, ce regard me ramenait au bord même du précipice d'amour.

Je me souviens parfaitement que Sophie tressaillit lorsque Nelson, tout plein de son bonheur, me dit :

— Charles, est-ce que cela ne vous donne pas l'envie de vous marier aussi?

Presque aussitôt après, Sophie se leva. Elle alla chercher son enfant.

L'association des idées a une très-grande puissance. Il n'est pas étonnant que la vue de Sophie eût percuté en moi tout un clavier d'impressions mortes. Je sentis renaître des formules de penser, puisées autrefois dans ce funeste réservoir Bouilly. Je me dis : La voilà qui se réfugie derrière le berceau de son enfant !

Mon Dieu ! Ces inepties ne sont pas plus blâmables qu'un mal de dents ou qu'une quinte de toux. C'est complétement involontaire. Quand on a eu le malheur de donner autrefois à son intelligence cette nourriture indigeste et toxique, cela peut vous revenir après vingt ans !

Sophie apporta le petit Charles. La façon dont elle prononçait ce nom parmi ses caresses me causait cette voluptueuse douleur du chatouillement. Je ne sais plus en quel pays on fait mourir les gens avec cela. Je souffrais beaucoup. J'avais hâte de voir arriver madame d'Ablon. Il me semblait que la présence de madame d'Ablon mettrait fin à mon supplice.

On annonça le dîner. Je n'offris point le bras à Sophie parce qu'elle courait poser le petit Charles dans son berceau. Nelson voulut draper lui-même ses langes. Sophie et moi, nous nous trouvâmes de front à la porte de la salle à manger. Il fallait que nous fussions troublés tous les deux, car nous nous heurtâmes en essayant de passer ensemble. Sophie eut cet éclat de rire qui grinçait dans mon souvenir : l'éclat de rire du jour de la chèvre.

Et tout de suite après, elle me dit avec un accent plus étrange que ce regard dont je parlais tout à l'heure.

— Vous vous souveniez donc de moi ?

Les maris sont insensés ! Ce pauvre Nelson

avait dû lui raconter nos entretiens enthousiastes. N'était-ce pas comme s'il lui eût transmis mes déclarations d'amour? Depuis un an et plus, Sophie savait qu'il y avait au loin un jeune homme, un poëte assurément, puisque, rien qu'en parlant d'elle, il inspirait de l'amour à ceux qui ne la connaissaient pas !

Je répondis en balbutiant et sans comprendre moi même la portée de mes paroles.

— Je me souviens de tout !

Sophie, qui m'avait dépassé, se retourna vers moi. Sa prunelle devint morne après avoir jeté une vive étincelle. Nelson nous rejoignait. Sophie dit avec une gaieté bien jouée :

— M. Charles a une mémoire d'ange. Il n'a pas oublié la chèvre !...

Je ne sais pas si vous sentez ce qu'il y avait de grave dans cette parole, Hélène. Ce n'était plus mon enfantillage qui faisait la situation. Sophie m'imposait le joug de ne sais quelle complicité. Pour la seconde fois, elle me mettait de moitié dans un mensonge. Elle me donnait des droits ; elle me traçait un rôle ; elle usait de

moi. Qu'y avait-il là ? De la détresse ou de l'effronterie.

Quoi qu'il y eût, l'allégresse calme et imperturbable de Nelson me faisait mal désormais, au point que j'aurais jeté cent louis de grand cœur pour fuir cette maison à l'instant même. Sophie ajouta en s'asseyant la première :

— La chèvre est morte...

Puis elle reprit son air libre et froid.

Il n'y avait que trois couverts. Ma bouche s'ouvrit deux ou trois fois pour m'informer de madame d'Ablon et aussi d'Aimée, le diablotin, qui devait être maintenant une grande demoiselle. Ce n'était pas tant curiosité que besoin de trouver des sujets de conversation qui fussent en dehors des causes de mon malaise, mais on eût dit que Sophie me devinait. Elle arrêtait positivement sur mes lèvres le nom de sa mère et de sa sœur. Elle causait comme une chronique du Figaro. Cette pluie d'étincelles me fatiguait et m'irritait. Nelson écoutait avec sensualité, tout en satisfaisant à fond son magnifique appétit. Je le trouvais ridicule d'écouter tant et

de manger si bien. Son rire, la bouche pleine, me révoltait. Je ne savais réellement quelle position prendre ou garder.

Sophie resta jusqu'au dessert. Il y avait des moments où je pouvais croire que je l'ennuyais tout uniment, d'autres où mon sérieux semblait la piquer. Quand elle se leva pour sortir, ce fut comme un mouvement d'impatience. Mais en donnant la main à son mari elle me regarda.

Pour me venir, ce regard passa sur la tête de Nelson, qui se retournait en lui baisant la main. J'eus froid dans les veines. Nelson se versa un énorme verre de porto. Son séjour à Paris ne lui avait point ôté ses habitudes anglaises. Sa belle intelligence s'appesantissait déjà sous le matérialisme de ses mœurs. Il buvait abondamment; sa pitance quotidienne m'eût donné trois ou quatre jours d'ivresse.

— Voilà ma vie! s'écria-t-il dès que la porte se fut refermée sur Sophie; voilà l'ange de mon foyer! Nous sommes heureux de cette façon, heureux si complétement, que je suis tenté, par-

fois, de jeter comme Denys mon anneau à la mer... Encore n'avez-vous pas vu l'autre lumière de cette maison, notre cher, notre grand Léo Eberhardt, que nous attendons dans quelques jours seulement. Celui-là nous aime comme si nous étions sa famille... Et tenez, Charles, je suis franc; je ne sais rien garder sur le cœur : je vous trouve froid; l'amitié ne résiste pas toujours à la double épreuve du temps et de l'absence...

— Nelson, l'interrompis-je, je vois en vous un frère aujourd'hui comme jadis.

— Prouvez-le-moi! s'écria-t-il en mesaisissant la main avec une force où déjà le porto était pour quelque chose; restez avec nous, un mois, deux mois, toujours...

Je cherchais à résoudre ce problème de trouver une réponse à la fois évasive et cordiale, lorsqu'un accord de piano retentit à travers la cloison. Les sourcils de Nelson se froncèrent. Il but son verre plein et le reposa bruyamment sur la table.

Je n'eus pas le temps, du reste, de m'occuper

beaucoup de cette mauvaise humeur dont j'ignorais le motif, car j'éprouvai un choc violent et je me sentis soudainement pâlir. Le piano arpégeait doucement et une voix divinement suave chantait. La voix et le piano me parlaient à la fois. C'était bien autrement significatif pour moi que les sourires de Sophie.

Vous avez besoin ici d'une courte explication, Hélène. Durant les derniers mois de mon séjour à Paris, j'étais fou des mélodies de Schubert qu'Eberhardt, avant Wartel lui-même, avait mises à la mode. J'avais certaines prétentions musicales assez médiocrement justifiées, mais très-tenaces. Le cabinet de lecture de madame Bouilly m'avait fourni là-dessus, comme sur toutes choses, grand nombre de lieux communs fatigants : je savais la fameuse tirade Beethoven, je savais le dithyrambe Carlo-Maria de Weber, mort si jeune, à l'âge de quarante ans sonnés ! Je pouvais disserter passablement sur Haydn, Mozart, Bach, Stadler, sur Handel, qui n'est pas Anglais, sur Pergolèse lui-même. Mon triomphe, c'était la philippique contre les

faiseurs de paroles. J'écrasais les faiseurs de paroles. La langue n'avait pas pour moi assez de mots outrageants, quand il s'agissait de traîner dans la boue les faiseurs de paroles.

Je plaignais surtout Schubert, ce vague et tendre génie, pour les obscènes stupidités qu'on accolait à ses merveilleux chants. Un soir que j'étais plus lyrique encore qu'à l'ordinaire, Eberhardt venait de chanter, chez les d'Ablon, le merveilleux *lied* connu sous le nom de l'*Éloge des larmes*. En quittant le piano, il me dit :

— Charles, que ne faites-vous mieux !

Le lendemain, je lui apportais trois couplets que je me garderai bien de vous soumettre, Hélène. Vous aimez à railler : ce serait une belle occasion. Eberhardt les chanta le soir même dans le salon d'Ablon. J'eus l'honneur de détrôner complétement la poésie de M. Crevel de Charlemagne...

C'était l'*Éloge des larmes* que la voix divine disait de l'autre côté de la cloison, et c'était ma poésie qu'elle adaptait à la chère mélodie du maître allemand.

Certes, ce ne pouvait être pour cela que Nelson fronçait le sourcil; car il devait ignorer cette frivole anecdote. Je fus inquiet, cependant, comme un galant surpris sous le balcon. Je fis un grand effort pour garder bonne contenance.

Mais mon inquiétude n'était rien auprès de mon émoi. Sophie n'avait donc pas oublié ces vers! Je ne doutai même pas que la chanteuse ne fût Sophie. En admirant sa limpide méthode et le chant infini de son exécution, je croyais reconnaître sa voix. Cette voix allait juste à son air de tête, quand elle voulait bien être sérieuse et ne pas être spirituelle à la façon de nos petites gazettes; c'était bien Sophie. Elle chantait cela comme une chose *entretenue* et souvent travaillée. Mystère, Hélène, mystère! Et pourquoi le chantait-elle précisément pendant que j'étais là?

Était-il possible d'en appeler au hasard après ce qui s'était passé depuis mon entrée dans cette maison?

Évidemment, non. Il se nouait autour de moi, et malgré moi, une intrigue dont l'indéfinissable

état de mon cœur pouvait me rendre tôt ou tard le complice...

Tout le temps que dura la mélodie, nous restâmes silencieux, Nelson et moi. Quand le dernier accord étouffa sa dernière vibration, Nelson remplit mon verre jusqu'au bord.

— Charles, me dit-il, chacun a ses jours... et peut-être qu'il y a déjà trop de porto-wine dans ma tête... Je ne pourrais pas m'expliquer raisonnablement aujourd'hui... Promettez-moi que vous reviendrez dîner demain.

Je promis tout ce qu'il voulut, tant était grand mon désir de m'esquiver, pour me retrouver avec moi-même et de jeter quelque lumière dans les ténèbres imprévues de cette situation. Je m'enfuis plutôt que je ne pris congé. J'avais la tête en feu ; mon cœur battait. Je pensais en montant dans ma voiture :

— Si je l'aimais, mon Dieu ! si je l'aimais !

Et n'est-ce pas aimer déjà que de ressentir de telles épouvantes ? Son image était là, devant mes yeux ; je la revoyais ou plutôt je revoyais le portrait, cette première impression violem-

ment vraie dont mon âme eût gardé la trace; si mes sens restaient calmes, mon imagination avait le délire. Cette femme, c'était la beauté, le charme, l'idée! Et c'était ma jeunesse!...

Liban était à la fenêtre, le cure-dents à la main. Son excellent estomac se bonifiait en vieillissant. Après ce repas, il était toujours d'une humeur bienveillante et guillerette.

— Eh bien, s'écria-t-il en ouvrant devant moi la porte de ma chambre, ça fait toujours plaisir de revoir d'anciennes connaissances!... Un beau mâle, vulgairement parlant, que ce Nelson Manby... L'air un peu trop anglais... Mais on se ressemble de plus loin... Il est entré comme un événement, ce matin... Je suis sûr que monsieur a parlé de la chèvre à la jeune dame.

Je m'étais jeté dans un fauteuil.

— Le hasard est tout de même une chose drôle, reprit Liban, qui avait son discours à faire et qui ne voulait point voir le peu d'envie que j'avais de l'écouter. Monsieur se figure-t-il que j'ai dîné justement avec l'ancien valet de

chambre de M. Manby, qui s'est séparé de lui la semaine dernière, rapport à M. Léo Eberhardt... Monsieur se souvient bien de celui-là?

Mes paupières alourdies se soulevèrent. La figure de Liban s'éclaira. Il aimait de passion à intéresser son auditoire.

— C'est curieux, reprit-il; on dit que ce M. Eberhardt a beaucoup de talent. Est-ce l'avis de monsieur?

— Certes, répondis-je.

— C'est curieux! Le père de monsieur était du même avis, et il s'y connaissait!... A quoi sert le talent, si l'on est obligé de faire des vilenies pour vivre?

— Ce valet de chambre congédié a-t-il calomnié M. Eberhardt? demandai-je.

Je dois avouer que cette forme d'interroger n'était pas sincère. Depuis quelques heures, je haïssais Léo Eberhardt, et, d'instinct, je le croyais capable de tout.

Liban passa le coin de sa manche sur sa boîte de platine et prit cet air qu'il avait autre-

fois au spectacle, quand il y conduisait des dames.

— Voilà ! continua-t-il. C'est un monsieur qui a de grands besoins... de très-grands besoins sous tous les rapports... Quant au valet de chambre, il n'a pas été mis à la porte : c'est lui qui a congédié M. Manby.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Liban n'abusa point de ce triomphe. Il poursuivit en s'agenouillant pour me débotter.

— On a dit, dans le temps, toute sorte de choses : madame d'Ablon a été jalouse de madame la baronne d'Haynard... et puis madame la baronne d'Haynard a pleuré, rapport à mademoiselle Sophie... Vulgairement parlant, je me battais l'œil de tous ces cancans, n'est-ce pas vrai? Un homme peut changer d'avis sans se compromettre et l'amour possède les ailes de gaze d'un léger papillon... Mais voilà le diable !... Cambrez voir le pied pour échapper la botte... La gaze est une étoffe susceptible et salissante : il ne faut pas que ça touche à rien... Je vais les mettre sur la forme : elles ont enflé le cou-de-

pied... Dès qu'on mêle l'argent à ces histoires-là, bouchez-vous le nez!

Ceci fut prononcé fort énergiquement. Vous savez que Liban était un honnête homme.

Désormais, je gardais le silence. Il eût été superflu d'interroger.

— Pouah! continua Liban; tout le monde savait cela; tout le monde disait: « Il a tant de talent! et il a de si grands besoins! » Tout le monde est fièrement lâche, quand tout le monde s'y met. J'ai vu des fois le monde tomber sur de pauvres malheureux que la faim poussait... Mais ils n'avaient guère de talent! et de si petits besoins! Pour cinq francs, vous les auriez fait vivre une semaine... Madame d'Ablon paya pas mal de dettes; madame la baronne d'Haynard troqua son écrin contre des diamants faux... Elle arrangea la chose en avouant qu'elle avait joué à la bourse... La bourse! voilà un établissement qui a bon dos!... Pour sûr, il n'y avait rien à gratter avec la pauvre petite demoiselle Sophie. Une volée de bois vert, tout au plus, si j'avais été domes-

tique dans la maison... quoique l'Allemand soit fort comme un cheval!... Rien à gagner! Allons donc! Et la chance! Toutes les petites demoiselles n'ont-elles pas leur billet de loterie? Mademoiselle Sophie eut le gros lot. Un Anglais beau comme un astre et riche comme un puits... Pourquoi monsieur ne veut-il pas mettre des pantoufles?

J'écoutais, et je rêvais. Liban parvint à me chausser mes pantoufles.

— Voilà donc de quoi il retourne, reprit Liban; les femmes aiment les laides figures, j'ai vu cela cent fois, vulgairement parlant... Un Apollon du Belvédère comme M. Nelson est toujours sûr d'être balancé par un magot comme l'Allemand... Tout homme balancé prête de l'argent : c'est connu... L'Allemand est dans la maison comme un gros ver dans une pomme. La pomme va vite, parce que l'Allemand a de grands besoins... Mais que ce M. Tartufe du Théâtre Français était donc bête, auprès de nos gaillards qui ont du talent!

— Liban, lui dis-je pendant qu'il me passait

ma robe de chambre ; Manby est mon meilleur ami. Toute parole qui atteindrait la réputation de madame Manby m'offenserait personnellement.

— Monsieur peut être sûr que cela suffit, me répondit Liban.

Moi, je me sentais brisé. J'avais en moi de sourdes colères. Ma conscience, comme un écho, répercutait ma dernière parole : PERSONNELLEMENT ! Était-ce bien à cause de Manby que je haïssais Léo Eberhardt?...

Croyais-je même aux accusations portées contre lui?

Je renvoyai Liban. Je voulais être seul. La pensée d'un duel avec Eberhardt me vint. On peut trouver un motif de querelle. Mais ma rêverie tourna vite. Que m'importait Eberhardt? Était-ce pour Eberhardt, ce singulier coup d'œil ? Et l'*Éloge des larmes*, avait-on choisi ce chant pour Eberhardt?

Il y avait une heure au moins que j'avais éloigné Liban lorsqu'on frappa doucement à ma porte. Je savais que Liban avait ses habitudes ;

il aimait à sortir le soir : ce ne pouvait être lui. J'allai ouvrir. Une servante de l'hôtel me présenta une lettre qu'on venait, disait-elle, d'apporter. Il n'y avait pas de réponse.

Je ne sais pourquoi cette lettre me causa aux doigts, puis dans tout le corps, une sensation de froid. Je ne connaissais pas l'écriture. L'adresse portait mon nom, tracé par une main de femme.

C'était un pli de ce gros et beau papier anglais, vergé carrément et de nuance azurée. Je l'ouvris avec un certain serrement de cœur. Il ne contenait que deux lignes d'une écriture de femme, inconnue comme celle de l'adresse :

« Soyez généreux. Ne revenez pas dans cette maison, et, s'il se peut, quittez l'Angleterre. »

Point de signature.

Ce n'était pourtant pas une lettre anonyme ; car le papier était timbré de deux initiales qui valaient un nom écrit en toutes lettres : N. M. Nelson Manby. C'était Sophie...

III

DE MON MARIAGE AVEC MADEMOISELLE JULIE JANVIER DE SAINT-DENIS.

J'obéis. Je quittai Londres le lendemain matin, après une nuit de fièvre et au grand étonnement de Liban. J'écrivis à Nelson une lettre d'excuses où je mettais mon départ sur le compte de mes affaires de famille. Cette fois, Hélène, j'étais amoureux, amoureux fou! Tout sacrifice, croyez-moi, dégage une certaine somme d'amour, comme tout effort physique produit

la chaleur. Je ne puis affirmer cependant que mon cœur fût pour beaucoup dans cet amour ; mais ma tête était prise ; mais mon imagination délirait. C'est le cas surtout de dire qu'on aime à la folie. Les amours de tête font plus d'effet : ce sont amours de poëtes.

Je fus six mois à Paris sans recevoir aucune nouvelle de Nelson ni de sa femme. Je m'étais logé dans un quartier fort éloigné de la rue d'Astorg ; je rencontrai bien çà et là quelques-unes des anciennes connaissances de mon père ; mais personne ne me parla de la famille d'Ablon.

Vers la fin du mois de janvier de l'année suivante, j'appris que M. et madame Manby étaient à Paris avec Léo Eberhardt. Il faut dire les choses comme elles sont, j'étais en train de me marier. Vous souvenez-vous, Hélène, de ce gros notaire de la rue de Richelieu, officier de la Légion d'honneur, à qui mon père reprochait si amèrement d'avoir trop bien fait les thèmes au collége Henri IV. Mon pauvre père avait raison, hélas ! de regarder la position de Bodin comme

bien supérieure à la sienne ; il avait raison encore quand il disait que mieux vaut être *connu* dans le 2e arrondissement que célèbre dans tout l'univers. Il y a comme cela une douzaine d'axiomes qui devraient faire partie de l'enseignement libéral. Tant qu'on ne dira pas hautement à nos enfants qu'un notaire vaut trois douzaines de poëtes, il y aura des esprits faibles et biscornus pour recruter la société des gens de lettres.

Quoi qu'il en soit, M. Bodin, qui commençait à s'appeler un peu M. Bodin de Viroflay, par ce double motif qu'il y a beaucoup de Bodin en France et qu'un seul Bodin, qui est maître Bodin, possède ce délicieux château, à mi-côte, entre Chaville et la queue des bois de Fausse-Repose, M. Bodin de Viroflay, dis-je, m'avait rencontré je ne sais où et pris en grande considération parce que je ne faisais pas de littérature. Selon mon père, on disait, à Henri IV : « Bête comme Bodin » Tudieu ! comme Bodin se vengeait ! Il avait, outre sa maison de Seine-et-Oise un très-joli château dans le Maine avec

soixante mille livres de rente à l'entour, d'un seul tenant; bonnes terres, belles maisons, magnifiques futaies. Le notariat, qui est un dieu, lui avait fait ces loisirs. Sa fille était vicomtesse pour tout de bon; son fils courait à Chantilly avec bonheur et économie. Il avait casé tous ses neveux, sans frais, chez des clients. La bienfaisance qui ne coûte rien réjouit doublement le cœur.

M. Bodin de Viroflay, placé comme il l'était, n'exerçait point assurément la profession de marieur. C'eût été déroger; mais, de temps en temps, pour se délasser, il cimentait quelque union, par obligeance. Ce sont les récréations du métier.

M. Bodin avait une jeune personne à placer, la fille d'un homme qui avait fait sa fortune dans la fabrication des pains à cacheter. Cela rentre un peu dans les lettres. Ce brave, qui se nommait M. Janvier de Saint-Denis (voir ci-dessus l'explication héraldique pour Bodin de Viroflay), n'avait pas trop de répugnance à donner sa Julie au fils d'un auteur.

Julie était une belle et bonne personne, un peu trop forte en couleurs. Il n'était pas question de l'aimer. C'est là une frivolité quand il s'agit de mariage. M. Bodin de Viroflay rit à ventre ballottant, quand on s'attarde à ces détails. Il vous accuse d'avoir échappé au déluge ; car il a de l'esprit, quoi qu'on pût dire et penser au collége Henri IV. On se marie pour avoir une position. Quiconque sort de là s'égare.

Donc, j'avais valsé deux fois avec mademoiselle Julie, qui causait comme une autre et qui connaissait assez bien le répertoire du Théâtre-Italien. Elle m'avait fait l'effet d'être un honnête cœur. Après la valse, elle transpirait bien un peu trop ; mais la dot était de cinq cent mille francs comptants, plus un appartement à l'hôtel et un pavillon au château.

Pourquoi pincez-vous ces jolies lèvres, Hélène? Pensez-vous qu'on soit jeune toujours? Rien ne vieillit, ma fille, comme un amour de tête. J'ai connu des gens qui se suicidaient dans l'orgie; moi, j'épousais mademoiselle Julie Janvier de Saint-Denis.

La plaignez-vous déjà ? Je suis honnête homme, Hélène. Et, d'ailleurs, cela se fait ainsi : demandez autour de vous.

Non, non ! n'est-ce pas? Jean, votre beau Jean, ce cœur si chaud, cette âme si noble, ne pouvait jamais tomber si bas. Mettons, Hélène, que Jean soit une radieuse exception ; je penche à le croire. L'homme que vous aimez ne doit point avoir les faiblesses des autres hommes.

Mais ceci est mon histoire et non point celle du glorieux Jean. Jugez-moi comme il vous plaira. J'étais triste, découragé ; je souffrais. Je me laissais glisser vers cette noce comme le noyé va à la rivière. Mes amis me disaient : « Cela vous sauvera. Vous allez renaître : le coin du feu, les petits enfants... »

Je me rappelais l'enfant de Sophie : cet amour blanc et rose. L'enfant de Sophie était un des motifs de mon mariage.

Les choses allèrent assez loin, parce que je n'avais à me mêler de rien. M. Bodin de Viroflay faisait toute la besogne et s'en acquittait admirablement. Il voyait les grands parents ; il

avait appris une petite harangue très-jolie au sujet des pains à cacheter; il était galant à mon lieu et place ; il poussait, il poussait; je crois que, si la chose eût été possible, il m'aurait remplacé à l'église et à la mairie. Je suppose que c'était pure bonté d'âme. On m'a dit pourtant qu'un mariage bien fait donnait bonne odeur à une étude. J'ajouterai qu'il y avait dans le monde parisien une réaction très-vive en faveur de mon père. Les morts ont beau jeu près de la critique, qui ne les craint plus. On les oppose aux vivants, comme on leur opposa jadis d'autres morts : on s'en sert pour tuer. Tout est bon qui fait arme. Les critiques s'étaient mis à exalter mon père si haut et si fort, que ses admirateurs de bonne foi en avaient l'oreille échauffée. C'était un génie méconnu, une victime de ce monstre : la jalouse ignorance.

La critique avait oublié déjà que les dents du monstre étaient dans sa propre bouche et qu'elle avait les ongles du monstre au bout de ses doigts crochus. On s'indigne en voyant dans la *Gazette des tribunaux* quelque assassin hardi

railler en face de sa victime, lors de la confrontation, cette terrible cérémonie ! La critique fait mieux : elle chatouille effrontément le cadavre de ceux qu'elle a tués. Elle a inventé le baiser de Judas posthume.

Mon père était à la mode dans toute la force du terme. Les commençants imitaient ses défauts. Imiter les défauts de quelqu'un, c'est être de *son école*. Mon père faisait école ; on tient grand compte aux gens de valeur de créer ainsi des imbéciles à la suite. Les éditeurs venaient à chaque instant me trouver pour réimprimer les livres de mon père. Son œuvre battait monnaie, et, grâce à la munificence de la loi, j'avais dix ou quinze ans pour jouir de ce patrimoine.

Dix ou quinze ans aussi pour ses comédies, que les théâtres s'arrachaient.

Mon père, dans son exposé des misères de la littérature, avait oublié de me parler de la loi qui dépouille leurs héritiers après un certain temps. C'est le suprême témoignage de haine donné par la société à quiconque remue des idées ; c'est l'oppression brutale des siècles té-

nébreux, ressuscitée en pleine civilisation : c'est le vol sur l'autel !

Il est évident pour moi que la prospérité posthume du nom de mon père entrait pour beaucoup dans le zèle de M. Bodin de Viroflay et dans l'obligeante condescendance de M. Janvier de Saint-Denis, qui voulait bien m'accepter pour gendre, bien que je ne fusse point du commerce.

Je ne peux dire que je marchasse ; mais je me laissais glisser sur cette pente matrimoniale sans résister aucunement. Mademoiselle Julie ne me déplaisait pas. Je n'avais ni attrait d'aucune sorte ni répulsion quelconque pour ce visage insignifiant et frais qui souriait au hasard. J'espérais une humeur très-égale : le calme de ces yeux de porcelaine semblait la promettre. Je m'arrangeais une vie future qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à une léthargie. L'important, c'était que ma future compagne ne fît pas de bruit autour de mon sommeil. Mes observations se portèrent que sur ce point. Elle avait la voix assez douce, le pas moelleux ; elle ne faisait pas usage du piano. Dès lors, je n'a-

vais aucun prétexte pour ne pas mettre sous sa garde la longue sieste qui devait être ma vie.

Une chose singulière, c'est que l'annonce de la présence de Sophie à Paris ne troubla point d'abord ma quiétude. Je pourrais presque dire que je n'y pris nulle attention, si mon instinct ne m'eût point poussé à éviter les lieux où j'aurais pu rencontrer Nelson. Je crus ma passion morte; je m'en réjouis au fond de ma somnolente inertie, et ce fut tout. Mais je me trompais à mon insu : un élément nouveau venait d'entrer dans ma vie. Une frayeur était née. Je fus conduit à m'occuper de moi-même et de ma situation. Ce mariage auquel je me laissais traîner me parut un refuge. Loin de me roidir, je fis un pas en avant, et *l'affaire*, à laquelle manquait seulement mon impulsion propre, se mit à marcher comme sur des roulettes.

On prit jour pour le contrat. Je me disais avec cette morne joie des suicides :

— Elle arrive trop tard.

C'était un soir. Je rentrais après un grand dîner chez le notaire. J'avais causé longuement

avec Julie; je le repète, c'était une bonne et belle fille. Je me jetai, haut et blanc cravaté que j'étais, dans ma bergère, avec une indicible fatigue. Liban, qui était là pour me déshabiller, se mit à tisonner le feu. Je vis bien qu'il avait un discours à prononcer.

— Personne n'est venu? demandai-je par manière d'acquit.

— Quant à çà, me répondit-il en se redressant et en atteignant sa boîte de platine,—il en vient toujours maintenant... des éditeurs, des directeurs... Çà l'aurait-il flatté de son vivant!... Mais ils n'avaient garde! Mourez, si vous voulez que l'on coure après vous... Ça n'est pas l'embarras, voilà que monsieur prend aussi bien mauvaise mine... et je ne comprends pas, moi, qu'on se marie quand l'inclination n'y est pas.

Cela fut lâché comme une bordée à bout portant. Liban était très-brave.

— Qui vous fait croire que l'inclination n'y soit pas, Liban? demandai-je.

Il haussa les épaules; puis, s'excusant aussitôt.

— Monsieur me permet comme ça des liber-

tés, répondit-il, vulgairement parlant, que bien d'autres maîtres ne souffriraient pas. La source en est dans la connaissance mutuelle, ayant vu monsieur en bas âge et sortir du collége... L'abus n'en serait que plus maladroit... Mais l'inclination, voyez-vous, çà ne se donne pas... vous n'êtes pas du même bois tous deux... Je ne vais pas contre qu'elle est un beau brin de fille et a de l'éducation... mais le fils de monsieur ne peut pas aimer le commerce : c'est dans le sang, ces choses-là... et les incompatibilités, comme l'on dit, donnent naissance aux brouilles domestiques, tirages, querelles, branle-bas et mauvais ménages !

Liban n'aimait pas me voir aux lèvres certain sourire, quand il avait fait preuve d'éloquence. Il reprit péremptoirement :

— Monsieur peut en faire des sarcasmes, s'il est porté au plaisir de la moquerie ; mais c'est comme je le dis. Souffler n'est pas jouer, et ce n'est pas avec des ironies qu'on rétorque, vulgairement parlant, les arguments solides de la saine raison.

— Mon pauvre Liban, lui dis-je, — nous n'en sommes plus à discuter là-dessus : les choses sont tellement avancées...

— Tant que la bière n'est pas clouée, on peut en rappeler! prononça-t-il sentencieusement.

Je ne sais pourquoi cette lugubre figure de rhétorique fit sur moi une fâcheuse impression.

— Songez, dis-je avec quelque sévérité, — que vous parlez d'une jeune personne qui sera la maîtresse de ma maison.

Il croisa ses mains derrière son dos, ce qui annonçait toujours une forte harangue.

— Quant à ce qui est de la demoiselle en elle-même, me dit-il, je ne lui en veux pas. Elle est ce qu'elle est... mais, désapprouvant le mariage, je ne resterai pas dans la maison quand, vulgairement parlant, elle en tiendra les rênes...

— Comment! m'écriai-je, — vous, Liban, vous songeriez à me quitter?

Il était pâle. Sa voix tremblait un peu. Il cachait son émotion croissante sous un redoublement de gravité.

— Jusqu'alors, reprit-il, — je ne connais que le service du célibat. Je me suis tâté en considération de ce que je vous ai presque vu naître ; mais l'âge n'y est plus pour la souplesse qui prend aisément de nouvelles habitudes et s'y plie avec facilité... L'épouse qui entre dans une maison en souveraine n'aime pas les domestiques qui l'y ont précédée par droit d'ancienneté. C'est dans la nature humaine, remplie de jalousie et d'ombrage. On aime à tirer une barre, quoi, et à renouveler le mobilier.

— Mais, Liban, l'interrompis-je, à supposer que vous soyez toujours respectueux avec ma femme...

— Pour le respect, pas de difficultés ; mais la sympathie... Puisque monsieur le souffre avec bonté, je veux lui parler franchement... Si j'avais fait le mariage moi-même...

L'idée me sembla tellement bouffonne et imprévue, que mon rire éclata malgré moi.

Liban, piqué au vif, baissa la tête. Je voulus m'excuser, car j'aimais véritablement ce bon garçon : il m'arrêta d'un geste digne et triste.

— Je ne suis pas sans connaître, prononça-t-il lentement, — la distance sociale qui nous sépare. J'aurais tort de me plaindre, monsieur n'ayant jamais mis de fierté à m'humilier comme il y a des maîtres. Monsieur a le droit de rire quand je parle, surtout lorsqu'il m'échappe des inconséquences; et c'est le cas présent, où je viens de dire une hardiesse, vulgairement parlant. Monsieur ne refusera pas d'entendre mes explications... Je me serais mis au feu pour le père de monsieur, ou pour monsieur, c'est à peu près tout de même... — L'habitude, s'interrompit-il les larmes aux yeux, mais la tête haute et roide, — on s'acoquine, n'est-ce pas vrai?... Enfin, de manière ou d'autre, ça y est. J'espérais ne vous quitter qu'à mon dernier soupir... et je me disais : Quoi donc! je donnais bien des avis au père, même sur les ouvrages de son génie! Si je vois le fils tourner vers le mariage, comme c'est la vraisemblance et à souhaiter, puisque, dans cet état seulement, on trouve la félicité calme et durable, je regarderai, j'examinerai... j'en ai tant vu!... S'il y a un

défaut, mauvais teint ou laine et coton, je dirai *stop* comme à bord des bateaux...Si au contraire, c'est gentil, tout soie, plein la main, je pousserai à la roue, vulgairement parlant, découvrant les qualités cachées, vantant ceci et ça ; enfin, bref, soufflant dans la voile au prorata de mes forces et moyens... Voilà ce que j'entendais par cette locution fautive : faire le mariage de monsieur.

Je lui tendis la main et je la serrai comme celle d'un ami.

— Nous recauserons de cela quand il en sera temps, Liban, dis-je ; — vous réfléchirez...

— Monsieur est la bonté même, répliqua-t-il ; — mais j'ai déjà réfléchi.

J'eus un peu d'impatience, je l'avoue. En tout cas, j'avais été assez loin dans la voie des accommodements.

— Liban, repris-je, vous ferez ce que vous voudrez, mon ami. J'aurais préféré vous garder. Jamais je ne me serais séparé de vous... mais, en somme, vous êtes libre.

Il avait achevé près de moi son service du soir. Il se retira en disant :

— Je remercie monsieur de ses bontés.

Je restai seul. Peut-être était-ce le résultat de ce malaise physique et moral qui précède toute grande maladie. Il m'est arrivé rarement de ressentir un accablement pareil à celui qui s'empara de moi quand Liban se fut éloigné. L'abandon où j'étais me causa une sorte d'horreur. Le mariage devait-il être un refuge contre cette solitude odieuse? Peut-être. Tous les penseurs l'ont dit : l'amour n'est pas un élément nécessaire du ménage. On s'associe pour supporter la vie en commun. Les intérêts se confondent. L'estime mutuelle fait naître la sympathie...

Certes, ce n'était pas la pente qui devait me ramener à mes rêves d'autrefois. Mais il est d'étranges détours. Cette aspiration vers le mariage n'évoquait point pour moi l'image de Julie, ma fiancée. Une autre image frappait au seuil de mon imagination ; je faisais de vains efforts pour la chasser.

Elle pénétra en moi. Sophie! je vis Sophie, ou plutôt je vis cet être idéal que personnifiait

pour moi Sophie, sans cependant atteindre à toutes ses perfections. Dès que l'idée de Sophie eut franchi la barrière que lui opposait ma raison, elle me domina complétement. Je sentis que la fièvre venait, aux bigarrures plus tranchées de mon rêve. J'eus comme une intuition magnétique de ce fait, que Sophie songeait à moi à cette heure.

Je l'entrevoyais seule dans une pièce très-sombre.

Elle pleurait.

Puis, tout à coup, un homme sortait de l'ombre, un homme aux mouvements heurtés, comme le tigre quand il rampe. Son visage s'éclaira vaguement : je le trouvai hideux : c'était Léo Eberhardt.

Il s'approcha de Sophie, qui sembla lui refuser quelque chose. Il la frappa brutalement à la joue. Dire la fureur extravagante qui s'empara de moi serait chose impossible. Je poussai des cris de rage, et l'écume me vint à la bouche. Je fis, pour me lever et pour m'élancer, des efforts terribles. J'étais cloué à ma place, j'étais en-

chainé ; une force invincible immobilisait tous mes membres.

Sophie tournait cependant vers moi ses pauvres grands yeux pleins de larmes. Elle m'appelait à son secours. — Et ce tigre d'Eberhardt me provoquait de sa prunelle aiguë comme la pointe d'un couteau. — Il riait...

Je fus éveillé en sursaut par l'entrée de Liban, qui accourait. C'était un cauchemar. Je m'étais endormi tout habillé dans mon fauteuil.

— Qu'a donc monsieur? demanda-t-il d'un air effrayé ; — je n'ai jamais entendu de cris pareils.

Je lui fis signe de me donner à boire. Je ne pouvais pas parler. Pendant que je buvais une gorgée d'eau, il essuya la sueur abondante et froide qui coulait de mes tempes.

— Cela va mieux, dis-je.

Mais je grelottais et mes dents se choquaient. Liban voulut me prendre sous les aisselles pour me conduire jusqu'à mon lit. Je vis qu'il avait une lettre à la main.

— Qu'est-ce là? demandai-je.

— C'est venu par la poste. Si monsieur n'avait pas crié, j'aurais attendu à demain pour lui remettre cette lettre.

Je la lui arrachai des mains. Mon cœur se contractait si fort, qu'il me semblait entendre ses battements. Un murmure confus était dans mes oreilles. J'avais de grands tressaillements qui lançaient mes deux genoux l'un contre l'autre. La lettre me glaçait les doigts.

J'avais reconnu ce papier épais et lourd, ce papier vergé à la couleur d'azur pâli, le papier de Londres, — le papier de cette première lettre où l'on m'ordonnait de fuir.

L'écriture de l'adresse était la même.

Je fus longtemps à déchirer l'enveloppe, parce que mes mains paralysées n'obéissaient plus qu'imparfaitement à ma volonté. L'enveloppe brisée, je fus longtemps encore à déplier le papier. Liban me soutenait pendant cela. J'entendais sa respiration qui haletait. Je me disais :

— Il voit bien que je vais mourir...

Mais cela ne m'inquiétait point. Ma passion

était de connaître le contenu de la lettre. Je l'approchai tout ouverte de mes yeux. Je vis des ondes qui roulaient et que parsemaient des étincelles, vivement agitées. Le papier lui-même disparaissait désormais à mes yeux ; à plus forte raison, l'écriture. Plus je m'efforçais, plus ces ondes tumultueuses se mêlaient. Malgré l'effort de Liban, il me semblait qu'elles me soulevaient. J'eus frayeur; la racine de mes cheveux me piqua. Mon épouvante était de mourir avant de savoir le contenu de la lettre.

Je me souviens que Liban éperdu me répétait en tremblant :

— Couchez-vous, monsieur, couchez-vous!

Je me débattais contre lui, sans doute ; car la pression de ses doigts m'occasionnait d'insupportables douleurs. — J'ignore comment je m'y pris pour lui faire comprendre qu'il fallait me lire la lettre.

Il me dit, — et ce fut un choc favorable qui me rendit une partie de mes facultés, — il me dit :

— La lettre n'a point de signature... c'est de quelque ancienne connaissance.

— Comment est timbré le papier ? lui demandai-je, étonné moi-même de pouvoir parler.

— N. M., me répondit-il. — Tout ça est de fabrique anglaise.

— Nelson Manby ! prononçai-je tout au fond de ma pensée ; Sophie !

Puis, frémissant d'impatience en tâtonnant comme un aveugle pour toucher encore ce papier que Liban m'avait pris, j'ajoutai :

— Lisez !... Et ne me trompez pas !

Liban m'obéit aussitôt et lut :

« Si vous vous mariez, je mourrai. »

J'attendais la suite, en proie à une émotion qui allait jusqu'à la détresse. Liban me dit :

— Il n'y a que cela.

Puis, avec effort :

— Je puis donner ma parole d'honneur à monsieur que je ne connais pas cette dame... Monsieur pourrait penser qu'étant opposé au mariage en question, j'ai intrigué...

Pauvre Liban ! il s'agissait bien de lui ! Sophie ! Sophie ! J'étais aimé ! Elle parlait de mourir ! Ce que je pensai à cette heure de fièvre

délirante appartient à cet ordre d'idées que la plume ne rend point. J'aimais et j'avais une sorte de joie sombre à me sentir mourir ! C'était bien ainsi qu'il fallait savourer les délices de cet amour impossible. C'était le dénoûment heureux et fatal.

Je ne parlai plus. Mes membres s'engourdirent. Dès que j'eus cessé de me roidir, Liban, qui était très-robuste, me porta aisément dans mon lit. Je n'étais pas évanoui, cependant, selon la signification ordinaire qui s'attache à ce mot. Le sens de la vue m'était enlevé, ainsi que la possibilité de me mouvoir ; mais j'entendais parfaitement.

Liban pleurait comme un enfant. Dix minutes après, il y avait un médecin à mes côtés.

Il me tâta le pouls et dit :

— Entre les mains d'un autre, son affaire serait claire... Avec moi, tout ira bien.

Il fit une ordonnance vénérablement longue et se retira en indiquant son pharmacien.

Le médecin et le pharmacien donnent au monde un bien bel exemple. Que cet hommage

soit rendu au docteur Pythias et à Damon, son apothicaire !

Liban s'étendit dans la bergère à mon chevet, quand il eut exécuté toutes les prescriptions de la science. Je l'entendis qui murmurait :

— Il dort... J'ai eu une fameuse alerte !... C'est tout de même drôle qu'il ne m'ait pas ouvert la bouche de l'ancien état de son cœur, vulgairement parlant, au vis-à-vis de cette inconnue, fréquentée à Londres ou en Irlande... Elle a une écriture bien mignonne... Et le mariage n'est pas encore fait !

IV

LA VISION.

Il avait raison, ce Liban : mon mariage n'était pas encore fait. J'eus une fièvre typhoïde excessivement grave, compliquée d'une affection nerveuse à laquelle les cinq médecins qui me visitèrent successivement donnèrent cinq noms différents. Ma cécité passagère avait sa source dans le désordre profond de mon appareil innervateur. Elle ne dura qu'un jour.

Mais la fièvre fut longue et me tint au lit plus

de deux mois. La maladie nerveuse présente des symptômes de somnambulisme et de catalepsie fort extraordinaires ; je vous les raconterai quelque jour. Les médecins dissertaient et formulaient. Liban aurait voulu m'ingérer tous les médicaments de France et de Navarre. Je n'étais pas du même avis. J'en pris peu. J'en jetai beaucoup dans ma ruelle, où ils n'endommagèrent que les matelas. Grâce à ce régime, la nature victorieuse l'emporta sur la fièvre tenace.

Liban fut admirable. Il ne me quitta pas d'un instant. Quand je me relevai, il était aussi maigre et aussi défait que moi.

M. Bodin de Viroflay vint me voir assez souvent au début de ma maladie ; il amena deux ou trois fois M. Janvier de Saint Denis, mon beau-père présomptif. Celui-ci m'apporta un matin des confitures de la part de Julie. Leurs visites devinrent peu à peu plus rares. Le beau-père disparut le premier ; puis je n'entendis plus parler de personne.

Ces mariages vont et viennent. Ils ne sont

pas plus difficiles à défaire qu'à faire. Nul ne saurait dire pourquoi ils ont lieu ; tout le monde ignore pourquoi ils n'ont pas lieu. Quand ils manquent, les fiancés ne disent rien et n'en pensent pas davantage : hymens de notaire.

On en a vu qui avaient pour résultat de très-bonnes maisons. Il en est un surtout, à ma connaissance, qui prospère incomparablement. Le mari aime Versailles, la femme adore Paris : ils détestent tous deux les chemins de fer. On ne les a jamais vus se quereller que le premier jour de l'an, seule fête où ils se rencontrent chez l'officier ministériel et obligeant qui se réjouit de les avoir unis.

Mon mariage à moi s'en alla tout doucement. Nous ne prîmes même pas la fatigue de rompre. Je fis une visite après mon rétablissement. On devisa de la pluie qu'il faisait et du beau temps qu'il ferait sans nul doute quand la saison y serait. Julie fut charmante. Oncques, depuis lors, je n'entendis parler d'elle.

C'était une nuit du mois de février. La fièvre faisait trêve un peu ; mais je me trouvais dans

un état nerveux si bizarre, que toutes mes sensations sophistiquées me donnaient défiance de moi-même. Je n'étais sûr ni de ce que je voyais ni de ce que j'entendais ; je ne savais si je dormais ou si je veillais. Mon intelligence n'était pourtant point engourdie : j'avais de vagues et subtiles puissances de déduction. Ma souffrance principale était une céphalalgie sourde qui mettait au devant de ma vue comme un voile à demi transparent. Il y avait des instants où cet état, loin de m'affecter péniblement, dégageait pour moi une sorte de molle quiétude. Je n'ai jamais tenté de me procurer les ivreses de l'opium : je me figure qu'il doit y avoir, dans certaines phases de cette ivresse, des effets analogues.

Il pouvait être une heure du matin. Depuis quelque temps déjà, je n'entendais plus aucun bruit dans ma chambre. Au dehors, le roulement sourd des voitures allait s'affaiblissant. On avait dansé au piano de l'autre côté de la rue : je venais d'entendre le dernier accord de la dernière polka. Je n'appelais point le som-

meil. Je me demandais paresseusement quelle différence il y avait entre mon état actuel et le sommeil. Je souhaitais rester ainsi longtemps, toujours.

Ma chambre n'était éclairée que par une veilleuse, pendue au plafond. Avez-vous jamais été malade, Hélène? Savez-vous quelle importance a pour le pauvre malade le paysage de sa chambre? quelle combinaison il trouve dans le dessin de ses rideaux, quelle fantaisie il découvre parmi les arabesques de sa tapisserie? Moi, j'avais un édredon à ramages qui m'offrait, à certaines heures, une collection complète de héros nus, traités à la manière de David. On ne saurait croire combien ce fatal couvre-pieds retarda ma guérison. Je hais Romulus, j'abhorre Tatius; je ferais cent lieues pour ne pas rencontrer les Sabines. Tout cela m'entourait. Bien plus : les trois Horaces tenant leurs trois glaives, étendant leurs trois mains roidies, et rejetant en arrière leurs trois casques impertinents me regardaient avec des yeux d'Odéon et me récitaient tous les trois à la fois la même tragédie

de M. Ponsard. Ce sont de cruels moments. Mais j'avais dans ma ruelle un pli de rideau où couraient ces lignes capricieuses affectionnées par les tapissiers de Smyrne. Le drapé du rideau brisait ces lignes et leurs lacs de certaine sorte : cela me montrait, dans un lointain d'azur, une ronde de belles filles. Comme elles allaient! que le vent savait bien prendre et enfler leurs écharpes folles. Il y en avait qui portaient autour de leur tête échevelée des guirlandes de fleurs et de raisins. Je les connaissais toutes : les rieuses et les sérieuses, celles dont le minois fripon provoquait, celles dont le pur profil rêvait. J'en aimais quelques-unes...

J'entendis sonner un coup à la pendule. C'est l'heure vague; ce pouvait être minuit et demi, une heure, une heure et demie. Je me souviens que je me dis précisément cela et que je pensai : « Je vais mieux puisque je m'occupe de l'heure. » J'essayai de me retourner dans mon lit. J'étais de pierre : impossible de faire un mouvement.

Mes yeux voyaient confusément, comme je l'ai dit. Je savais que cette masse noire, immo-

bile au pied de mon lit, c'était Liban qui dormait, le pauvre bon garçon ! qui dormait d'un œil seulement et d'une oreille, toujours prêt à sauter sur ses pieds au moindre appel de ma part.

Plus loin, sous la veilleuse, en pleine lumière, c'était madame Vincent, ma garde. Depuis une huitaine de jours, Liban, harassé de fatigue, s'était adjoint une garde. Je la connaissais : c'était l'ancienne jardinière de la maison de la rue d'Astorg. Elle avait perdu son mari ; madame d'Ablon lui faisait cent écus par an. Elle gardait les malades pour élever sa petite famille. Reconnaissez ici, Hélène, le tact de ce Liban.

Madame Vincent ne me gênait point comme eût fait une autre garde. Au contraire, sa vue m'était agréable. Autrefois, elle apportait souvent de beaux bouquets à mon père, qui payait l'apprentissage d'un de ses enfants.

J'avais soif. J'écoutai : Liban ronflait discrètement. Je n'entendais point ce faible bruit que faisait l'aiguille de madame Vincent. La pauvre femme travaillait sans cesse, d'ordi-

naire. Je me dis : « Elle dort aussi dans quelque coin. » Et je n'eus garde de l'éveiller.

J'étais si peu dans cette situation d'esprit qui provoque les visions ou les extases, que je souriais, je m'en souviens bien, à un souvenir de collége. En promenade à Juilly, quand nous avions bien soif, nous mettions un petit caillou dans notre bouche. Je souhaitais d'avoir un caillou pour le mettre dans ma bouche. Puis je me demandais : « Pourquoi un caillou a-t-il la propriété de calmer les ardeurs de la soif?... »

Il n'y avait, pour séparer ma chambre du petit salon, qu'une portière tombante, à double battant. C'était le point le plus éloigné de mon lit et aussi l'endroit le plus obscur. Mon regard s'y portait par hasard en ce moment. Je n'y voyais que du noir.

A quoi vous attendez-vous, Hélène, après toutes ces préparations? Il me sembla ouïr un frôlement léger, la chanson que gazouillent vos robes de soie, mesdames.

La pauvre chose qu'une tête de malade, n'est-ce pas? Je n'étais pas de ces jeunes gens

heureux qui ont de charmantes visiteuses à leur chevet. Ma vie était vraiment pure jusqu'à l'austérité : la preuve, c'est que, depuis ma maladie, aucune robe de soie n'avait franchi le seuil de ma porte.

Liban, quand il me croyait endormi, rendait parfois à ma vertu une justice un peu dédaigneuse : Liban était un homme à bonnes fortunes.

— Vulgairement parlant, disait-il à madame Vincent, qui l'écoutait comme un oracle, on ne peut pas accuser celui-là de s'être abîmé la santé dans la débauche des débordements, libertinages, fredaines et autres... ça a toujours été sage comme une image...et je pencherais à présupposer qu'il est malade, contrairement à l'habitude générale de nos jeunes gens polkeurs et noceurs, pour avoir fait trop d'économie de santé... La vie de Paris demande ça : les médecins ne vont pas contre... et j'en connais même qui vont bien, des médecins, soit sous le rapport de Cupidon, vulgairement parlant, soit dans la culture du jus de la grappe, avant, pendant et après le repas.

Et pourtant, Hélène, j'avais entendu le frôlement d'une robe de soie, dans ma chambre, aux environs d'une heure du matin. Était-ce la pauvre mère Vincent? Était-ce mon rêve? Mon rêve n'allait guère vers les idées de femmes. Ce à quoi je pensais le moins, c'était assurément aux robes de soie.

Je fis effort pour voir, sans que l'idée me vint d'appeler. Dans la situation où j'étais, plus on essaye de percer le brouillard épandu au devant des prunelles, plus le brouillard s'épaissit. Je ne vis rien. Je me fatiguai au point d'être obligé de fermer les yeux. Pendant que j'avais les yeux fermés, le même frôlement léger et presque insaisissable eut lieu. La tringle de la draperie grinça. Il y avait là quelqu'un, c'était chose certaine.

J'appelai très-doucement :

— Madame Vincent!

Je la vis aussitôt à mon chevet. Elle porta mon verre à mes lèvres et drapa ma couverture après m'avoir tâté le pouls. Moi, je tâtai sa robe, qui était en vieux mérinos.

— Cela va mieux, dit-elle.

Un soupir vint jusqu'à mon oreille. Il partait du coin obscur, à côté de la draperie. Je regardai encore, je ne vis que mon brouillard.

Madame Vincent s'éloigna et disparut à mes yeux. Elle ne prit point sa place ordinaire sous la veilleuse. Pendant plusieurs minutes, un silence profond régna dans ma chambre. Je laissai retomber mes paupières. Après trois ou quatre autres minutes passées, madame Vincent dit :

— Il dort.

Madame Vincent n'était donc pas seule. Je guettai une réponse ; la réponse ne vint point. Je résolus alors de combattre le sommeil et de faire sentinelle toute la nuit C'est là, n'en doutez pas, Hélène, un remède assuré contre l'insomnie. Au bout d'un quart d'heure, je dormais profondément. En m'éveillant, j'entendis sonner trois heures. J'avais perdu tout souvenir de mes récentes impressions : rêve ou réalité. Aussi ouvris-je les yeux sans but et par habitude. Rien n'avait bougé dans la chambre. La fatigue de ce pauvre Liban était de celles qui ronfleraient qua-

rante-huit heures sans débrider. Je fus content de le voir reposer ainsi et je cherchai de l'œil madame Vincent. Mon regard rencontra ce coin noir, auprès de la porte du salon. Je fus joyeusement étonné de distinguer, très-confusément il est vrai, les dessins du reps de laine qui formait la draperie. Mon regard descendit et je vis que les deux rideaux entr'ouverts formaient un vide entre eux.

Dans ce vide, il y avait quelque chose...

Il est un jeu d'optique fort curieux qui amuse beaucoup les enfants et même les grandes personnes : cela s'appelle les tableaux changeants ou fondants. C'est fort simple derrière la toile, dit-on ; devant la toile, c'est hautement fantastique et cela donne aux gens les mieux éveillés toutes les sensations du rêve. Les objets se transforment littéralement sous vos yeux comme si je ne sais quel souffle féerique les touchait. L'arbre devient géant et brandit une massue, les lignes rondes et confuses d'une forêt se carrent pour former un château aux cent fenêtres éclairées; les vagues de la mer

boudissent tout à coup parmi les fleurs de ce parterre; puis, au lieu de ces lames sombres dont la crête blanche écume, vous voyez un autre océan : la foule! cent mille têtes agitées autour d'un supplice ou d'un triomphe....

Ce fut comme à la fantasmagorie. Je ne saurais expliquer la chose par une autre comparaison. Un visage angélique sortit du noir; peu à peu, peu à peu, ses contours indécis s'affermirent; sa radieuse couronne de cheveux blonds s'éclaira. Je vis tout, jusqu'au sourire triste et délicieux qui embellissait cette beauté suprême.

Je retins mon souffle. J'eus peur de faire envoler la vision.

C'était Sophie, la vision! non pas la Sophie du dîner de Manby, mais Sophie telle que je l'avais aperçue au bras de sa mère dans le transept du palais de cristal. C'était le portrait enfin, l'éveil de mon imagination, de mes sens et de mon cœur; le portrait du salon d'Ablon, l'amour et le rêve de toute ma jeunesse.

Hélène, si vous saviez comme elle était belle!

Si vous saviez comme tout mon être s'élança vers elle ! Si vous saviez avec quelle ardeur splendide je l'adorai dans mon âme esclave !

Sophie ! mon culte ! ma folie !

Comment vous exprimer cela complétement ? Le nom est de trop. Ma folie et mon culte ne s'appelaient point Sophie. C'était bien Sophie, mais cela avait nom : le portrait.

Encore, si je dis : C'était bien Sophie, je me trompe. C'était Sophie, vue sous un certain angle. C'était l'idéal de Sophie.

Combien de temps resta-t-elle ainsi à me regarder ? Car elle me regardait, et son âme qui était dans ses yeux me dardait un indicible bien-être. Combien de temps ? Je ne sais : cela me parut très-long. Croyez-moi : le paroxysme de l'extase semble étirer les minutes, comme le paroxysme de la souffrance. Je la remerciai tout bas et pieusement comme on parle à Dieu. Je ne me demandai point : « Pourquoi est-elle ici ? » j'avais assez de savourer sa présence...

Liban s'éveilla tout à coup et sauta sur ses pieds en se frottant les yeux. Je fus ingrat, je

le confesse. En cet instant, je méconnus ses loyaux services. J'eus envie de le chasser. Il suffit d'un soupir du vent pour rider la surface de l'eau : que faut-il pour faire évanouir un songe ? Ma céleste vision disparut. Soit que je l'eusse vue avec les yeux de l'esprit seulement, soit qu'il eût suffi du brusque mouvement de Liban pour ébranler de nouveau mes pauvres nerfs et me rendre mes vapeurs, la brume se reprit à rouler au devant de mes paupières. Je ne distinguai même plus la draperie.

Liban appela madame Vincent, qui vint aussitôt.

— Rien de nouveau? demanda-t-il.

— Rien de nouveau, répondit-elle non sans un peu d'aigreur, si ce n'est que M. Charles dormait paisiblement et que vous l'avez éveillé.

Liban prit un air tout penaud.

Était-ce bien vrai ? avais-je dormi ? Liban m'avait-il réveillé? Quelque chose en moi m'affirmait bien le contraire ; mais je ne savais pas, je doutais : je n'avais plus confiance en mes propres impressions.

Madame Vincent ajouta :

— Vous feriez bien mieux d'aller dormir dans votre lit : vous prendriez du repos et vous ne troubleriez pas celui de votre jeune monsieur.

Liban courba la tête sous cette logique du bon sens, mais il se rassit dans la bergère.

Moi, je soupçonnais vaguement que la garde avait intérêt à éloigner Liban. Mais ma pensée oscillait avec la rapidité de l'éclair. Chacune de mes réflexions s'évanouissait sans laisser de trace. Dix minutes après le réveil de Liban, je raillais en moi-même ma crédulité.

Sans le frôlement de robe de soie qui restait comme une cicatrice à ma conscience, j'aurais repoussé victorieusement toute cette fantasmagorie de ma nuit. Le frôlement de la soie restait en quelque sorte comme un jalon matériel. C'était comme si une vision eût oublié chez moi ses gants ou son mouchoir de poche. Je me rappelais très-bien, en effet, que le bruit de la soie avait précédé l'aventure. J'avais dormi entre deux. Je gardais mémoire de ce sommeil.

Ma vision, Sophie, le portrait avait une robe de taffetas noir.

Liban s'absenta un peu après le lever du jour. Je demandai à madame Vincent :

— Est-ce que je ne vous ai pas priée de me donner à boire, cette nuit?

— Si fait, monsieur, me répondit-elle, et, si vous vous rappelez cela, c'est que vous êtes sauvé, par la grâce du bon Dieu.

Elle fit le signe de la croix dévotement. Elle avait de l'attachement pour moi et c'était une honnête femme.

— MadameVincent, lui dis-je en posant mon regard sur elle, je me rappelle encore autre chose.

Elle pâlit, puis le sang lui monta au visage.

— Que M. Liban vous a réveillé, pas vrai? murmura-t-elle.

Je lui fis signe d'approcher. Quand elle fut tout près de moi :

— Combien y a-t-il de temps, lui demandai-je tout bas, que M. et madame Nelson Manby sont à Paris?

A cette question, un soupir de soulagement dilata sa poitrine. Qu'avait-elle donc redouté? Ma tête n'était pas encore bien forte ; sans cela, j'aurais profité du trouble où je la voyais.

— Deux mois..., me répondit-elle, trois mois peut-être... je ne sais pas au juste.

— Vous avez continué d'avoir des relations avec madame Manby?

— Pauvre chère enfant! Je serais bien ingrate si son nom n'était pas tous les jours dans ma prière... Cette famille d'Ablon a été la providence de mes petits, monsieur.

— Je sais cela... Vous voyez souvent madame Manby?

La bonne femme hésita.

— Répondez-moi franchement! lui dis-je avec sévérité.

— Et pourquoi ne serais-je pas franche avec vous, M. Charles? répliqua-t-elle en relevant la tête ; je vous ai vu tout petit... et votre père a été bien bon pour nous... Si je ne vas pas aussi souvent que je le voudrais rendre mes respects à mademoiselle Sophie... à madame Manby,

puisque c'est son nom... dame!... c'est que le monsieur anglais est haut et fier un petit peu... On le dit si riche!... si, par cas, mademoiselle Sophie... madame Manby avait besoin de quelqu'un qui l'aime et qui la soigne, je la verrais plus souvent.

Tout ceci avait une grande apparence de véracité. Pourtant, je demandai encore :

— Quand avez-vous vu madame Nelson Manby pour la dernière fois ?

Madame Vincent compta au dedans d'elle-même; puis elle me répondit :

— Il y a bien à peu près trois semaines.

Liban rentrait avec le docteur. Celui-ci me trouva plus de fièvre que la veille. Il me formula, ce matin, une de ses plus remarquables ordonnances. J'en avais pour deux louis chez le pharmacien. Il s'en alla content, non sans m'avoir insinué qu'en sortant de chez moi, il se rendait: 1° chez madame la marquise; 2° chez l'ambassadeur du Mexique; 3° chez la nièce du garde des sceaux; 4° chez la petite Ruzzola, bayadère de haute école, dont les débuts étaient

soignés à la fois par l'emprunt romain, le crédit mobilier et les chemins de fer espagnols. Cher ange !

Je passai une bonne journée. Je me reposais dans mon rêve avec un plaisir d'enfant. J'entendais sans cesse ce frôlement de la robe de soie. Quand je regardais la draperie, je revoyais par la pensée ma tête d'ange entre les deux rideaux. Liban me parla plusieurs fois ; je ne lui répondis point; je voulais rester avec moi-même.

En revanche, j'avais un désir impatient d'entretenir encore madame Vincent seul à seule. Je me creusais la tête pour trouver un prétexte d'éloigner ce pauvre Liban. Son zèle assidu, qui ne se démentait jamais, me gênait plus que je ne puis le dire. Je lui en voulais mortellement.

Jean frémissait, figurez-vous, Hélène, quand je lui racontais l'histoire de cette fièvre : Jean si fort ! si jeune ! si bien gardé contre les défaillances nerveuses par toute sorte d'exercices vaillants. Je l'ai vu pâlir et mouiller ses deux

mains de la sueur qui était à ses tempes. Il vaut mieux entendre cela que de le lire. Sous le simple récit du fait extérieur, la parole met l'émotion intime. En deux mots, si vous étiez là, sur mes genoux, comme au temps où vous aviez dix ans, ou bien gracieusement assise sur votre chaise renaissance, rêveuse et déjà grande demoiselle, en deux mots, je vous expliquerais mes angoisses et mon bonheur. Vous ne vous étonneriez point, alors, Hélène mignonne, de l'importance que j'accorde à ce songe : vous devineriez, rien qu'au tremblement de ma voix, que ce songe, c'est toute mon histoire...

J'attendis tout le jour. Vers cinq heures, Liban sortit pour dîner. Dès que j'eus entendu le bruit de la porte extérieure qui se fermait, j'appelai madame Vincent d'une voix si forte, que j'en eus comme un choc.

— Est-ce que vous vous sentez plus mal, M. Charles? demanda la bonne femme en ôtant ses lunettes d'une main tremblante.

Il s'agissait bien de ma santé!

— Venez vous mettre ici, tout près de moi,

madame Vincent, lui dis-je ; causons du temps passé.... j'aime à me souvenir de ce jardin, de cette maison...

— Pour quant à ça, m'interrompit-elle, mon pauvre Vincent s'y entendait. Il avait été au Luxembourg... Le jardin était bien tenu...

— Et la chèvre ! comme elle était jolie !

— Elle venait de Corse... Oui donc, qu'elle était gentille !... Fallait quelqu'un de méchant pour la tuer !

— Pour la tuer ! répétai-je avec autant d'horreur que s'il eût été question du meurtre d'une créature humaine ; qui donc a tué la chèvre de Sophie ?

La figure de madame Vincent se rembrunit.

— Elle n'était pas plus à mademoiselle Sophie qu'aux autres, répliqua-t-elle sèchement. Je n'accuse pas ce M. Eberhardt de l'avoir tuée *à l'exprès*... Mais il la brutalisa à coups de pied pendant qu'elle portait... et la pauvre petite bête traina tout au plus quinze jours...

Le nom d'Eberhardt me serra le cœur. C'était lui qui avait tué la chèvre ! Son image passa

devant moi. Je vis la haine mortelle que j'avais contre lui.

Madame Vincent poursuivait :

— En voilà un qui en aurait lourd à porter si chaque propos pesait seulement une once !

— On disait donc beaucoup de mal de lui ?

— Et qu'il avait de grands besoins !... prononça madame Vincent avec emphase ; les ivrognes ont tous grand'soif... Moi, je ne sais pas si tout ce qu'on disait comme ça était vrai... mais M. d'Haynard... M. le baron... le beau-frère de madame qui travaillait à la bourse, lui donna des calottes, une fois dans le jardin, en lui reprochant de voler de l'argent à sa femme...

— Après mon départ de Paris ?

— Je ne me souviens pas au juste.

— Cela fit du bruit ?

— Assez... On se moquait du baron d'Haynard.

En bas comme en haut, telle est toujours la justice du monde.

— Vous ne vous figurez pas, madame Vin-

cent, repris-je, comme cela me divertit de causer avec vous !

— Monsieur est bien honnête, répondit-elle, évidemment flattée ; monsieur ne me parle pourtant pas souvent...

— C'est à cause de Liban... bon garçon, mais un peu bavard... Et, dites-moi, quand les d'Ablon furent dans de mauvaises affaires, on accusa cet Eberhardt...

— Je crois bien !... Il y avait des billets souscrits... La pauvre madame d'Ablon avait grande confiance en ce coquin-là... Il avait eu des besoins pour plus de quarante mille francs en une seule année !

J'avais une route tracée que je suivais avec une singulière adresse.

— Dans sa jeunesse, fis-je négligemment, cette bonne madame d'Ablon devait être une beauté ?

— N'avez-vous pas vu le portrait qui était dans le salon? répliqua vivement la veuve du jardinier.

J'eus peine à cacher mon émotion.

— Sophie ressemble à ce portrait?... balbutiai-je.

— Pas Sophie..., commença la bonne femme.

Elle s'interrompit en rougissant et murmura :

— Madame d'Haynard y ressemblait bien aussi... Ils sont tous beaux dans cette famille-là !

Manifestement, ce n'était pas là sa première pensée. Mais j'avais mon but, mon idée fixe. Je ne voulais pas prendre le change.

— Où est-il, maintenant, le portrait, madame Vincent? demandai-je.

— Chez madame.

— Madame d'Ablon ?

— Où donc !... Ils n'en sont pas à faire la vente, Dieu merci !

J'avançai ma main hors de ma couverture et je pris celle de la bonne femme, qui me regardait d'un air étonné.

— Vous allez toujours chez madame d'Ablon? prononçai-je tout bas.

Elle changea de couleur et ses yeux exprimèrent la défiance.

J'avais une question sur les lèvres. Dix fois j'ouvris la bouche pour demander :

— Reverrai-je ce que j'ai vu cette nuit?

Mais, en vérité, j'eus peur de passer pour fou. Je ne croyais pas moi-même à mon souvenir. La honte me retint. Je dis, suivant mon autre idée :

— Je donnerais bien vingt-cinq louis pour avoir une copie du portrait de madame d'Ablon.

— Ah !... fit madame Vincent, qui resta bouche béante.

Il y avait de la joie parmi son étonnement profond.

Elle ajouta :

— Pourquoi donc, monsieur Charles?

— Parce que..., fis-je, parce que mon père aimait cette famille... et que moi... au temps où je m'occupais de peinture... vous vous souvenez bien que je me suis occupé de peinture?... Ce portrait est tout uniment un chef-d'œuvre!

Madame Vincent baissa la tête.

— Il n'y a pas besoin de vingt-cinq louis, dit-elle ; je sais bien que monsieur est incapable de

faire un mauvais usage... C'est moi qui ai les clefs quand ces dames vont au château de M. d'Haynard...

— Ces dames?... répétai-je...

— Madame et mademoiselle Aimée...

— Parbleu! m'écriai-je en riant, est-ce que celle-là serait aussi une demoiselle, maintenant?

— Ma parole! dit Liban, qui poussa la porte, on ne sait plus à qui se fier!... Ne voilà-t-il pas de belle besogne: faire parler monsieur?... Madame Vincent, je n'aurais jamais cru cela de vous.

— Ne la grondez pas, Liban, dis-je; je suis guéri, vous voyez bien.

La bonne figure de Liban exprima un véritable ravissement. Il eut des larmes plein les yeux. Mais il se ravisa bientôt et me dit avec autorité.

— Vulgairement parlant, monsieur n'est pas compétent pour décider ça... le docteur n'a pas rendu son arrêt... Silence et la diète, jusqu'à voir!

Il s'installa dans son fauteuil d'un air farouche, et la garde retourna à son ouvrage.

V

LA MAISON DE NAPLES.

J'avais raison, j'étais guéri ; mais ma convalescence fut extrêmement longue et marquée par d'étranges faiblesses d'esprit. Les phénomènes nerveux persistèrent longtemps après la fièvre passée. Chaque fois que les phénomènes nerveux reparaissaient, je rentrais dans l'atmosphère de cette nuit bizarre où j'avais eu ma vision. La pensée de Sophie était en moi et autour de moi. Je vivais en quelque sorte par la pensée de Sophie.

Un matin, madame Vincent profita de l'absence de Liban pour mettre sur ma couverture la copie du portrait de madame d'Ablon.

Je vous jure, Hélène, que je ne crois pas avoir éprouvé une plus grande émotion en toute ma vie : c'était bien ce portrait que j'aimais, et je n'aimais que ce portrait. Sophie était un nom, voilà tout, un nom qui désignait une copie imparfaite du portrait. Avant Sophie, madame la baronne d'Haynard avait joué le même rôle au devant de mes jeunes fantaisies; mais, derrière la beauté faite de la baronne, derrière les grâces juvéniles de Sophie, il y avait le portrait, mon idéal, ma passion, mon extase.

Or, voici quelque chose d'étrange, ou je ne m'y connais pas. Vous savez combien la photographie pâlit l'objet reproduit. La photographie d'un tableau n'est, à vrai dire, que l'ombre d'un tableau. Les maîtres de cet art et le grand Nadar lui-même n'ont pas d'autre opinion. Eh bien, la copie du portrait était au-dessus du portrait.

Il y avait dans la photographie quelque chose

de vivant et de charmant qui n'était pas dans le portrait. Voulez-vous savoir : la photographie reproduisait bien plutôt ma vision que le portrait, ma chère vision, le rêve de la fameuse nuit de fièvre.

On eût dit que ma vision avait pris le costume de l'original du portrait et posé pour la photographie. Les reliefs y étaient comme lorsque l'appareil mord sur la nature. On sentait l'air dans les cheveux et l'œil mouillé enchantait le sourire.

Pauvre fiévreux, n'est-ce pas ? Sont-elles imprévues et bizarres les imaginations de malade !

Ah çà ! devinez-vous, Hélène ? Riez-vous de ma persistance à vous poser une énigme dont vous avez trouvé le mot ? Ce que je puis vous affirmer, c'est que, moi, je ne devinais rien, je ne soupçonnais rien. Je m'étonnais profondément et sincèrement. C'était tout.

Je récompensai magnifiquement la veuve du jardinier. Je ne la récompensai point assez. J'avais un trésor. L'ennui était désormais impossible. Ma convalescence fut un enchante-

ment. Le portrait ne me quittait pas : quand Liban s'absentait, je le mettais sur ma couverture, je l'examinais à mon aise, je le priais, je l'adorais ; quand Liban était là, je le cachais ; je le contemplais à la dérobée, l'attrait du fruit défendu se mettait de la partie. Oh ! les délicieux jours que je passai sur cette couche où chacun me plaignait !...

La vision cependant ne revint pas. Je n'en conclus rien contre la réalité de mes perceptions, mais le ressentiment de cette aventure s'appâlit dans un doute vaporeux. Le portrait avait rejeté au second plan le rêve qui restait néanmoins à l'état d'événement.

Au bout de trois semaines je me levai. Quelques jours après, je pouvais faire un tour sur ma terrasse, en m'appuyant au bras de Liban. J'essayerais en vain de décrire le contentement intime et fier de cet excellent Liban. Quand il sut que j'avais jeté la majeure partie des médicaments dans la ruelle, il prit la persuasion qu'il m'avait sauvé la vie lui-même, indépendamment des médecins.

Le fait est que les médecins étaient parfaitement innocents de mon salut.

— Il existe des influences, me dit-il un matin en prenant sa pose d'orateur, des mystères délicats et vulgairement parlant incompréhensibles à l'œil nu de la meilleure vue, que les savants méconnaissent dans les académies autorisées comme tables parlantes et phénomènes issus du fluide dont un chacun est pourvu selon ses moyens... Par quoi je me suis laissé dire que le dévouement assidu et d'arrache-pied sur place peut produire des effets disproportionnés, si l'on a la volonté de bien faire et rien sur la conscience. Ça s'appelle le magnétisme. Je vous ai magnétisé dans mon fauteuil où je passais les nuits et les jours. C'est les médecins qui en auront la gloire, mais j'ai contribué à vous repiquer, j'en ai l'assurance!

A supposer que sa croyance fût une illusion, j'étais bien éloigné de la lui ravir, son attachement me touchait; j'étais sûr de lui comme de moi-même. En outre, sans rien ôter au mérite

des médecins, mon opinion personnelle était que Liban et son fauteuil m'avaient fait tout autant de bien que leurs drogues, consciencieusement administrées à mon matelas.

Je ne lui reprochais qu'une chose à ce bon Liban, c'était son zèle. Depuis que j'étais en convalescence, il ne me quittait pas plus que mon ombre. J'étais esclave de ses soins, dans toute la rigueur du terme.

— Liban, lui dis-je, huit jours après ma première sortie, nous allons reprendre notre train ordinaire. Je n'ai plus besoin d'être veillé comme un malade.

— Des précautions, me répondit-il, absence momentanée d'excès de tout genre dans la nourriture, boisson et le reste... évitement du froid aux pieds dans l'humidité... Bref, les soins de l'hygiène, vulgairement parlant, indiqués par l'expérience et la sagesse... Avec ça, vous êtes sûr de votre affaire... Et moi, je ne suis pas fâché d'aller un peu aux miennes.

Il partit. Pendant quinze jours, il dut veiller quelque autre que moi, car c'est à peine si je l'a-

percevais aux heures de son service officiel. Au bout de ces quinze jours, il me restait à peine un léger ressentiment de faiblesse et quelque tendance au rêve éveillé. J'étais bien véritablement guéri.

Je n'ai pas besoin de dire où allait ma pensée. Je n'avais qu'un désir : revoir Sophie. Ce désir était combattu à la fois par le sentiment d'honneur et par de vagues épouvantes. Il emplissait ma vie à cause même des débats qu'il soulevait en moi. Lors de mon retour à Paris, je m'étais éloigné systématiquement de tous ceux qui auraient pu être un lien entre les d'Ablon et moi. Ce fut désormais tout le contraire : je cherchai à me rapprocher des anciens habitués de la maison de la rue d'Astorg. Je fus jusqu'à m'informer d'Eberhardt et de son adresse.

Je m'arrêtai là néanmoins. Je reculais devant l'idée de franchir le seuil du logis de Nelson.

Vous me demanderez peut-être, Hélène, si mes idées, au sujet de cette fameuse nuit de fièvre, avaient pris une allure plus précise et si réellement je croyais avoir vu Sophie... Sophie

connaissait madame Vincent, qui n'avait rien à lui refuser...

Si c'était Sophie qui m'avait écrit ces deux billets... Et comment en douter?

Je ne savais, en vérité je ne savais. Aussitôt que mon esprit abordait ces questions, je perdais plante. Tout le vague de mes heures malades me revenait.

Oh! certes, une femme n'est pas coupable pour s'être glissée dans la chambre d'un agonisant. Un regard pieux ne souille pas, et qui pourrait condamner la prière?

Si c'était Sophie... Mais je vous le répète, Hélène, je ne savais pas. Je ne croyais plus au rêve, mais je reculais encore devant la réalité.

Mes informations sur Eberhardt aboutirent à savoir qu'il avait quitté Paris depuis quelque temps. Il voyageait en Italie, mettant la dernière main à son grand drame : *Phébus de Lusignan*. Je n'eus pas le temps de me réjouir : j'appris, le soir même, que les Manby étaient aussi en Italie, où ils avaient conduit madame d'Ablon, dont la santé était fortement attaquée.

Eberhardt était sans doute avec eux. Il m'arrivait souvent de bondir tout à coup, à la pensée de ce songe extravagant qui m'avait montré cet Eberhardt meurtrissant à coups de poing le visage de Sophie...

Le 10 mars de cette année, deux mois environ après ma première sortie, j'étais seul dans mon cabinet, vers quatre heures de relevée. Je m'étais mis au piano. Je jouais cette mélodie de Schubert : l'*Éloge des larmes*. Mes yeux étaient mouillés, mon cœur plein. Je me disais : la vie m'est impossible. Pourquoi Dieu m'a-t-il condamné à la guérison?

Le petit garçon de la concierge me monta une lettre en l'absence de Liban.

— Il y a dessus : *pressée*, me dit-il.

Je pris la lettre qui portait le timbre de Naples. L'enfant s'en allait déjà ; moi je tremblais et ma respiration s'étouffait dans ma poitrine. C'était ce papier lourd, aux teintes doucement azurées. C'était la troisième fois que je le voyais, ce papier dont l'aspect seul criait au fond de mon cœur le nom de Sophie. Je défis l'enve-

loppe ; je ne sais si l'angoisse était en moi plus vive que le bonheur. Les initiales N. M. m'apparurent.

Mais ce n'était pas un billet, c'était une lettre. Deux pages avec une signature.

Hélène, ma pauvre tête vacillait sur mes épaules. Je lus au travers d'un éblouissement.

« Le malheur est dans notre maison. Je sens que je deviens folle, mais je sens aussi que je meurs. Dieu a toujours pitié. Ma mère est morte ce matin. Mon petit Charles est là, glacé, dans nos bras : je cherche son souffle... Et tout cela n'est rien auprès de l'affreuse menace qui pèse sur nous.

« Venez. Vous aimiez mon mari, ce noble et généreux cœur. Je ne sais pas si vous pouvez quelque chose pour nous, mais venez! Le noyé s'accroche au brin d'herbe. Votre père était l'ami de ma pauvre mère. Que vous dire? Vous avez été beaucoup dans ma vie, à votre insu peut-être. C'est comme un superstition : j'espère en vous

« Nous étions enfants tous deux là-bas ; vous étiez trop enfant pour me défendre... J'ai peur de rêver, mon Dieu ! Pourquoi m'auriez-vous défendue ? Qu'étais-je pour vous ? Mais, maintenant, vous me devez quelque chose : je suis la femme de votre meilleur ami... et j'ai tant souffert.

« Venez ! Oh ! venez ! Je ne m'adresserai qu'à vous, je ne crois qu'en vous. Je vous attends. Si Dieu ne veut pas que vous veniez, c'est que je suis condamnée.

« SOPHIE MANBY, NÉE D'ABLON. »

Je restai pétrifié ; puis je me tâtai pour voir si j'étais éveillé.

Le contenu de cette lettre était une énigme ; je n'essayai même pas d'en deviner le mot.

Une autre énigme se posait devant mon esprit troublé jusqu'au délire. Le papier seul était semblable ; ce n'était plus la même écriture. Vous savez de quoi je parle, Hélène : les deux billets.

L'écriture différait essentiellement de l'écriture des deux billets. Je les pris dans mon portefeuille où ils étaient serrés chèrement. Je relus le premier qui me disait de quitter Londres et le second qui s'écriait : Si vous vous mariez, je meurs ! Il n'y avait pas à s'y méprendre ; la main qui avait écrit la lettre n'avait pas écrit les deux billets.

Et la lettre était signée SOPHIE.

Qui donc avait écrit les billets?...

Une heure après, je courais la poste sur le chemin de Marseille.

C'était une gracieuse maison, située sous les jardins royaux de Capodimonte. La terrasse, chargée de fleurs, regardait le golfe et les îles par dessus la vieille ville. La mer bleue souriait au lointain ; le soleil dorait les vapeurs qui faisaient au Vésuve une couronne mouvante. Le ciel, bleu comme la mer, souriait comme elle au-dessus des blancs palais dont les terrasses semblaient prolonger jusqu'à Chiatamone un blanc escalier de marbre. Et Naples souriait entre le ciel et la mer.

Cette allégresse sereine du dehors serrait le cœur, car, au dedans, tout était deuil. Au delà des arcades du rez-de-chaussée, ouvert comme le vestibule des palais antiques, on voyait les valets immobiles et silencieux. Ils ne se parlaient point, sauf quand l'un d'eux, venant de l'étage supérieur, passait, triste et hâtant sa marche qui semblait craindre de faire sonner le marbre des dalles. Alors, c'étaient quelques paroles échangées, courtes et rapides.

Les épaules se haussaient avec pitié. Pourquoi la pitié des valets fait-elle tant de mal?

J'avais laissé Liban à mon hôtel, situé en face de la plage, sur la Chiaja. J'étais venu seul. Les valets ne me connaissaient pas. On me fit entrer et j'entendis que l'on chuchotait :

— Le médecin français!...

Le deuil des valets avait donc trait à quelque maladie terrible et désespérée peut-être. Le deuil mystérieux et intime, le vrai deuil de cette maison leur échappait.

Je ne sais pourquoi je demandai M. Léo Eberhardt. Je ne le sais en vérité.

Les gens du vestibule se regardèrent. L'un d'eux, un Anglais me dit :

— Il y a du temps que M. Eberhardt n'est venu voir milord.

Ces braves marchands anglais se donnent le plaisir d'être nobles, dès qu'ils passent la Méditerranée. Ils méprisent les titres, mais ils les prennent. Tous les défauts bourgeois ont leur perfection en Angleterre. Et certes, je n'ai jamais vu la différence qui peut exister entre un commissionnaire en cotons du Strand et un vrai lord de Portland-Place. Ce sont deux marchands, puisque ce sont deux Anglais.

Nelson était donc lord à Naples. Dieu m'est témoin que je ne fis guère attention à ce détail.

Je montai le gracieux escalier à rampe grecque, orné partout de fleurs exotiques. Des pas de femmes couraient au premier étage et des plaintes se croisaient : L'enfant se meurt! L'enfant se meurt!...

Nelson était au haut de l'escalier. Il n'avait pas d'habit, et sa chemise ouverte laissait voir

son cou amaigri. Son visage était pâle. Ses yeux brûlaient, grands ouverts, derrière ses paupières qui semblaient prêtes à saigner. Il se tenait droit; ses bras tombaient le long de ses flancs; son regard errait dans le vide.

Il me reconnut. Il me tendit la main sans surprise comme sans joie. Il me dit :

— Allez, Charles !

Puis il ordonna à un domestique qui passait de lui apporter du sherry.

Je n'eus pas la force de lui parler. C'était un homme foudroyé. Son aspect navrait. Je fis comme il m'avait dit : j'allai. Où ? Je n'en savais rien. Je traversai le corridor, puis j'entrai successivement dans deux ou trois chambres vides. Si l'on m'eût demandé : Qui cherchez-vous ? je n'aurais point su répondre.

J'eusse préféré une maison incendiée ; on peut se lancer au milieu des flammes et sauver le petit berceau au risque de la vie. J'aurais préféré la maison qui chancelle sous l'effort d'un tremblement de terre; les murs s'écroulent vite; tout s'abîme en un grand fracas qui finit

du même coup les terreurs et le martyre.

Ici, c'était l'angoisse qui dure, l'agonie lente, la détresse à petit feu.

Et c'était en outre la menace pleine de mystère. Ce qu'il y avait au delà de la torture visible, je l'ignorais.

Je craignais horriblement de rencontrer Sophie, et c'était elle que je cherchais.

Il y avait cinq minutes que j'avais passé le seuil de cette maison. Le vertige glacé qui semblait l'emplir s'emparait de moi. J'allais au hasard, revenant sur mes pas sans savoir et m'égarant dans ces galeries inondées de lumières, comme si la nuit m'eût surpris dans un bois. Nelson me croisa. Il marchait à grands pas et respirait avec force. Il me saisit le bras.

— Allez! allez donc! répéta-t-il.

Il me poussa du côté d'une porte entr'ouverte. J'entrai. Sophie était accroupie auprès d'un berceau où il y avait un enfant mort. Je dis mort, car il était déjà livide et roide. Ses yeux grands ouverts avaient cette apparence vitreuse qui ne trompe pas. Vous souvenez-vous, Hé-

lène? cet ange blond? ce petit Charles? ce vivant sourire? J'aime les enfants. Je vais avoir un enfant : je ne sais pas comme je l'adorerai.

Sophie m'entendit marcher. Elle releva la tête. Oh! l'indicible et poignant désespoir! Je tremblai sur mes jambes du regard qu'elle me jeta. Est-ce que les drames se jouent sur les théâtres, Hélène? Est-ce que les comédiennes sont des femmes?

Sophie n'avait point de larmes. Sa bouche se pinçait déprimant ses coins abattus. Sous ses paupières, il y avait deux trous profonds où la peau, mobile et grise, se ridait par saccades brusques.

Elle fit un mouvement vers moi en se traînant sur ses genoux. Elle me montra le berceau d'un grand geste égaré. Elle voulut parler; sa poitrine rendit un son rauque et creux.

Il faut avoir vu l'instinct animal dans toute sa tragique énergie; il faut avoir frémi aux regards de bêtes sauvages dont les mères couvrent leurs enfants morts. L'instinct est grand

comme le cœur, parce que la nature n'a rien qui la sépare de Dieu.

Elle se laissa retomber haletante. Elle dit tout haut, sans précautions, quoique la porte ne fût point refermée :

— Voilà ce qui arrive aux femmes coupables... les enfants meurent !

J'entendais le pas de Nelson dans le corridor. Je m'élançai et je fermai la porte.

Elle mit ses deux mains sur le rebord du berceau. Je voyais bien qu'elle cherchait une prière.

Qui donc a dit, Hélène : La pitié n'est pas de l'amour? Blasphème idiot ! C'est au moment où je découvrais en moi que je n'avais pas d'amour pour cette femme, d'amour comme ils l'entendent, c'est à ce moment que j'aurais donné tout mon sang pour cette femme.

La pitié est l'amour lui-même. Dans cette belle langue d'Italie, pitié, piété, c'est le même mot.

Je sondais, d'une intuition perçante, le fond de sa misère. Je la respectais dans sa prodigieuse pénitence. Dieu m'exaltait : Dieu misé-

ricordieux. Je pris l'enfant, sans précaution, comme elle avait jeté le cri de sa conscience. Je le mis contre mon cœur. Je dirigeai sur lui avec une foi irrésistible toutes les puissances de mon être. J'étais sûr de le ressusciter. Je sentais en moi la vie qu'il fallait à cette chère et frêle créature. Je lui donnai mon souffle dans la passion muette de ma prière.

Elle craignait, la mère. Elles ont toutes peur qu'on ne blesse ces pauvres petits membres où la vie n'est plus. Elle me suivait d'un œil inquiet et farouche. Ce n'était pas pour cela qu'elle m'avait appelé. Il y avait d'autres menaces; il y avait d'autres terreurs...

Mais tout se taisait devant la mort de l'enfant. Le médecin l'avait abandonné. Il y avait un quart d'heure qu'il ne respirait plus.

Je vous le dis; il y a bien des mères qui sauveraient leurs enfants avec un peu de force et beaucoup de foi.

Je sentis au dedans du pauvre petit corps comme un intime tressaillement. Mon effort redoubla. Dieu clément, béni soit votre nom!

ma prière ardente monta-t-elle vers vous? n'était-ce qu'une crise, chez le pauvre enfant?... Au premier cri, Sophie se leva comme une lionne. Elle voulut saisir le petit Charles; je la repoussai; ce fut une lutte.

Charles cria encore, agitant cette fois ses petits bras. Sophie tomba roide, bramant je ne sais quels murmures qui sont aux femelles des animaux comme à la compagne de l'homme, puis elle colla ses lèvres sur mes pieds poudreux.

Je déposai l'enfant dans son berceau. Il avait refermé les yeux; il dormait. Son souffle était bien faible, mais il soulevait sa poitrine sans produire aucun râle; sa respiration passait, régulière et fraîche, entre ses petites lèvres pâlies. Je me laissai aller sur un siége. J'étais anéanti par l'effort inouï que je venais de faire. Sophie mit sa tête sur mes genoux; elle dévorait mes mains de baisers. Ses paroles, doucement inarticulées, me rendaient grâces comme si j'eusse été Dieu.

Puis tout à coup, se levant de sa hauteur, forte et belle :

— Nelson! Nelson! appela-t-elle d'une voix puissante à la porte du corridor.

Et quand Nelson vint, oublieuse de son grand cri :

— Chut! ne fais pas de bruit! Il dort; il vit; regarde! il va sourire!...

Un instant, ils furent penchés tous deux ensemble au-dessus du berceau. Deux grosses larmes roulèrent des joues de Nelson sur la petite couverture. Sophie lui jeta ses bras autour du cou.

— Aime-moi! aime-moi! dit-elle.

Nelson déposa un baiser sur son front. Je guettai mon cœur pour voir s'il se serrait. Mais je n'eus pas le temps de tâter comme il faut ce pouls de ma conscience. La tête de Sophie se pencha, décolorée; une toux creuse bruit au fond de sa poitrine : je vis à ses lèvres blêmes une frange rosée.

Nelson me regarda. Sophie était évanouie dans ses bras. Vous eussiez dit une morte. Ses traits s'étaient tirés tout à coup; il ne restait dans l'effrayante pâleur de son visage que deux

points rouges, au dessous des pommettes des joues.

Nelson la coucha sur le divan. Il vint me serrer la main et me dit :

— Les médecins l'ont condamnée...

Puis se prenant le front à deux mains et pleurant soudain comme un enfant :

— Elle ne m'a jamais aimé !

Il eut honte de sa douleur. Il était Anglais. Il regretta sa confidence. Il sonna; quand le domestique fut venu, tout en donnant des ordres concernant sa femme et son fils, il demanda du sherry.

Sophie fut transportée dans sa chambre. On manda le médecin. Nelson voulait me conduire au bord de la mer. J'insistai pour rester auprès de l'enfant. Nelson sortit.

Aucune plume ne saurait dire ce qu'il y avait d'étrange malheur dans cette maison. Jamais je n'ai vu aucune autre maison faite ainsi. — La résurrection de l'enfant fut comme une goutte de joie perdue dans cet océan de tristesses.

Vers cinq heures, Nelson revint.

— Il est temps de dîner, Charles, me dit-il.

Chez un Anglais, les signes de l'ivresse ne sautent pas aux yeux. Mais je connaissais les Anglais ; je connaissais surtout Nelson Manby. Sur son beau visage, si noble et si doux, je démêlai les symptômes de l'ivresse. Cela ne m'indigna point. J'eus pitié jusque dans la moelle de mes os. Hélène, Hélène, ne jugez pas celui-là. Je vous le peins, je ne vous l'explique pas.

L'enfant avait bu un peu de lait ; je le dis à Nelson qui approuva d'un signe de tête distrait.

Il toucha du doigt la joue du petit Charles et me répéta :

— Il est temps de dîner.

Il me prit le bras. Nous gagnâmes la salle à manger, — une fraîche rotonde de marbre, dont les arcades grecques s'ouvraient sur le golfe.

— Donnez-moi des nouvelles de madame Manby, lui dis-je.

— La fièvre..., me répondit-il. — Nous avons des huîtres de Fusaro.

Il ajouta d'un ton grave :

— Les premières du monde, si l'on savait les engraisser.

— Le médecin voudrait parler à milord, dit un valet à la porte.

— Qu'il entre...Bonsoir, docteur...dînez avec nous.

Le médecin était un Allemand de deux cents livres. Il se mit à table sans façon. Je voulus avoir son avis sur Sophie. Nelson me coupa la parole pour dire :

—Docteur, que devient la question d'Orient?... Aurons-nous la guerre?

Le docteur ne demandait pas mieux que de ne point parler maladies, mais il n'avait aucun goût pour la politique. On causa de la Mercatelli qui venait de débuter à Saint-Charles. Le docteur lui préférait de beaucoup la Cammerera, mais Nelson était pour l'astre nouveau. Il y eut dispute. On mangea solidement, on but davantage. Hélène, ne vous indignez pas. Ce sont là des formes.

La face de Nelson prenait cependant des re-

flets d'un rouge foncé. Entre deux gorgées de porto, il demanda brusquement :

— Dans combien de jours mourra-t-elle ?

L'Allemand sauta sur sa chaise. Moi seul pouvais mesurer l'angoisse qui étreignait l'âme de Nelson Manby.

Comme l'Allemand se taisait, Nelson lui dit :

— Répondez : je veux savoir.

— Personne au monde ne peut préciser..., commença le docteur.

La tête de Manby tomba sur sa poitrine.

— Ma part est de trois millions dans la maison de mon père, murmura-t-il d'une voix rauque; y a-t-il un homme qui puisse faire un miracle ? un miracle peut-il s'acheter au prix de trois millions?

Les yeux de l'Allemand brillèrent.

Nelson fixa son regard sur moi.

— Au prix du bonheur !... ajouta-t-il avec une expression que je n'oublierai jamais.

Ces hommes peuvent pousser le dévouement au delà des limites de l'honneur humain.

Je ne souhaite pas, Hélène, que vous compreniez le sens caché de la dernière parole de Nelson.

Un groom entra.

— Milady demande M. Charles de'", dit-il.

Les sourcils de Nelson se froncèrent. Il pâlit, malgré le sang qui affluait à son visage. Je m'étais levé; il fit de même. Il me saisit la main et m'entraina jusque sur la terrasse, tandis que l'Allemand buvait son café à petites gorgées.

— Charles, me dit-il d'une voix très-altérée; il y a des blessures mortelles qui guérissent quand on parvient à extraire le plomb qui restait dans la plaie... Si j'étais le plomb, Charles...

— Vous êtes fou, Nelson! m'écriai-je.

Il appuya contre son cœur ma main qu'il tenait entre les siennes. Tout ce qu'un homme peut souffrir était dans son regard. Je crus qu'il allait parler; j'en eus peur, car il est des confidences redoutables.

Mais il me rendit ma main et mit la sienne

sur mon épaule en se redressant de toute la hauteur de sa taille.

Et, comme le matin, il me dit :

— Allez, Charles, allez !

VI

LES CONFIDENCES DE SOPHIE.

Sophie était couchée. Il me sembla qu'une personne s'esquivait au moment où j'entrais, mais les rideaux fermés faisaient la pièce très-sombre : ce pouvait être une erreur, d'autant que la femme de chambre de Sophie était assise au pied de son lit.

Dès qu'elle me vit, elle fit signe à sa femme de chambre de se retirer. Celle-ci obéit ; nous restâmes seuls.

— On vient de m'apporter mon fils, me dit-elle; mon petit Charles... C'est Nelson qui voulut lui donner ce nom de Charles... à cause de vous... mais ce n'est pas Nelson tout seul qui m'a appris à vous aimer.

Ainsi couchée et dans le demi-jour qui régnait autour de son lit, elle était toute jeune et toute belle. La fièvre ranimait les tons de sa peau; ses yeux scintillaient. Je protestais en dedans de moi-même contre l'arrêt des médecins. La science se trompe si souvent! Cette femme me semblait pleine de force et de vie.

— Il m'a souri, reprit-elle; comme il y a longtemps, mon Dieu! que je n'avais vu son sourire !... Merci d'être venu... et de si loin... et à peine remis d'une si dure maladie... Mais dites-moi : ma lettre a bien dû vous surprendre !...

Il faut bien que la femme perce. Les Parisiennes causent, même dans la tragédie.

Moi aussi, du reste, je voulais faire une halte avant d'entrer dans cette situation qui m'attirait et m'effrayait à la fois. C'était un sacrifice à mon idée fixe. Un mot m'y ramenait : ma ma-

ladie. On me fournissait la transition; je n'eus pas la force de n'en point user.

— Vous avez donc appris que j'avais été malade, madame? demandai-je en tâchant de me donner l'air indifférent.

Sophie eut un sourire dont je ne devinai point la signification.

— Oui, me répondit-elle; j'ai su que vous aviez été malade.

Puis elle ajouta :

— Pensez-vous donc que nous ayons fait comme vous? Non. Nous avons toujours su nous procurer de vos nouvelles.

Hélène, j'ignore pourquoi je regarderais comme un blasphème de parler amour parmi les désolations de cette demeure. Il est certain, du reste, que je n'avais pas actuellement d'amour pour Sophie. Sa vue me causait une émotion extraordinaire, mais ce n'était pas de l'amour.

Mon amour existait pourtant; le même amour, le seul amour que j'eusse éprouvé en ma vie, mais il passait à côté de Sophie pour

aller, Dieu sait où. Sophie n'était plus mon idéal. Elle ressemblait seulement à mon idéal. Ma fantaisie quêtait en dehors d'elle. J'emploie à dessein ce mot : fantaisie, parce que la conviction naissait en moi que je n'avais jamais rien aimé qu'un rêve.

J'en étais heureux. Tant d'impossibilités se seraient dressées au devant d'une passion moins chimérique !

Je me sentais presque fier de pouvoir contempler sans trouble ni terreur cette femme adorablement belle. J'étais sûr de moi. Je poursuivais le mot de mon énigme comme un savant court après la solution de son problème. C'était une œuvre d'art.

Du moins, je le croyais.

Et cependant, quand Sophie baissa les yeux après avoir souri, mon cœur se prit à battre violemment. Je crus qu'elle allait me dire son secret. Et j'avais cru longtemps, vous le savez bien, Hélène, que Sophie avait un secret qui me concernait.

Ses yeux restèrent baissés longtemps. Elle

gardait un silence qui me paraissait plein d'embarras. Quand elle reprit enfin la parole, ce fut d'une voix un peu tremblante.

— Vous êtes destiné, me dit-elle, à percer ici plus d'un mystère... Dieu veuille que ce soit pour vous une récompense...Quelque chose me dit que mon pauvre enfant est sauvé. Ma vie vous appartient ; mais qu'est-ce que ma vie?

Elle sourit encore en relevant ses beaux yeux.

— Quelques jours..., poursuivit-elle. On a dû vous le dire... si vous l'ignoriez, je vous l'apprends : je suis malade d'une phthisie pulmonaire qui arrive à sa dernière période.

Je me souvins de cette entrevue où j'avais dit adieu à mon père, phthisique aussi, que je ne devais plus revoir. Mes larmes jaillirent. Il y eut de l'étonnement dans les yeux de Sophie.

— Si vous m'aviez retrouvée jeune fille..., murmura-t-elle.

Elle s'interrompit. Tout ce qui lui restait de sang était à son front et à ses joues.

— Monsieur Charles, prononça-t-elle lente-

ment, vous avez deviné la lettre de ma ridicule question, j'en suis sûre, votre physionomie me le dit. A quoi bon mentir? Vous ne vous êtes point trompé; mais le sens même de ma question vous échapperait si je ne vous l'expliquais pas... Nous avons dansé ensemble, il y a quatre ou cinq ans... vous avez pu contrôler ce soir-là certain mensonge que je faisais à ma bonne mère... Ma question allait se poser très-mal; ce que je veux savoir, c'est ceci : après ce que vous aviez vu, ne m'auriez-vous point méprisée?

— Non, sur mon honneur! m'écriai-je.

Elle remit sa tête sur l'oreiller. Sa voix prit une inflexion pleine de sécheresse. Elle me dit :

— Monsieur Charles, vous vous trompez.

J'allais protester, son geste me coupa la parole.

Il y eut un silence de plusieurs minutes. Sophie se releva sur le coude.

— Je vous prie de fermer la porte au verrou, me dit-elle; ce ne sera pas long désormais... personne ne doit nous entendre.

J'obéis. Quand je revins vers son lit, elle me montra du doigt un siége. La maladie ne paraissait point en ce moment sur son visage. Ce n'était pas même de la tristesse qui était sur son front charmant : c'était de la rêverie. Elle fut deux ou trois minutes à se recueillir :

— Je songeais, me dit-elle en s'éveillant tout à coup; je me demandais pourquoi cet aveu qui nous brise toujours, nous autres femmes, va s'échapper de mes lèvres sans souffrance... C'est qu'il y a entre nous un lien que vous ne connaissez pas... je sais votre cœur par Nelson : nous ne parlions que de vous, autrefois.

Elle s'interrompit pour ajouter en baissant la voix :

— Et c'est peut-être aussi que je ne suis plus de ce monde.

Je crus qu'elle allait retomber dans sa méditation, mais elle reprit aussitôt d'un ton plus assuré :

— Je vis très-bien votre regard se tourner vers Léo et ma tante, madame la baronne d'Haynard, pendant que nous dansions en-

semble. Il n'y a pas d'enfants à Paris, dans un certain monde surtout. Je ne crois pas avoir jamais aimé M. Eberhardt, mais j'allais beaucoup au spectacle et je croyais aux passions des vaudevilles. Si vous reprenez jamais la plume, dites aux familles franchement, brutalement s'il le faut, tous les deuils que peut faire la représentation d'une sotte pièce. Les drames ne sont pour la plupart du temps qu'idiots, mais les vaudevilles portent habits noirs et crinolines; ils parlent la langue qu'on entend dans la rue ; ils sont possibles en ce sens que leurs personnages de carton sont vêtus des mêmes étoffes que vous et moi. Les Chinois ont l'opium pour se tuer. Nous avons le théâtre. Les Anglais plaident la moralité de l'opium : ils en vivent. Chez nous, beaucoup d'écrivains défendent le théâtre par la même raison...

Votre regard me dit que vous m'aviez deviné. J'étais horriblement jalouse de madame d'Haynard. J'avais seize ans. Sur ma conscience, je n'avais pour M.Eberhardt qu'une réminiscence du Gymnase. C'est stupide et c'est vrai. Ma

passion était le souvenir d'une comédie mêlée de couplets.

Remarquez ceci : les choses stupides sont ordinairement très-puissantes, sinon très-durables. L'imitation, considérée comme élément moral, fait les neuf dixièmes de nos travers. Les passions, nées des banalités dramatiques, se comportent absolument, dans le sens du mal, comme les passions véritables. Il est certain qu'à la rigueur on pourrait tuer un homme avec ces poignards en bois doré que portent les comédiens...

Je m'arrête ici, Hélène. J'ai le cœur serré en traçant ces lignes qui vous paraîtront peut-être insignifiantes et même déplacées. Ce n'était pas une diatribe déguisée en sermon que vous attendiez de la bouche de Sophie. A quoi pensait-elle, cette mourante qui faisait sur son lit, en présence du confesseur solennellement appelé, une sorte d'amer et bavard feuilleton?

Hélène, ma pauvre Hélène, elle pensait à sa vie qui s'en allait, à sa jeunesse ravagée, à son bonheur perdu. Vous dont l'éducation fut saine

et si belle dans le giron de votre famille respectable, plaignez au moins les victimes de cette épidémie contre laquelle vous fûtes gardée par la miséricorde de Dieu. Ayez pitié des morts de la bataille quotidienne. Pardonnez une plainte à ceux qui tombent, empoisonnés par le béotianisme moderne.

Moi, je vous le dis, chacune des paroles de Sophie m'entrait dans l'esprit comme une pointe aiguë. J'étais l'homme qu'il fallait pour comprendre la profonde sincérité de cette explication. J'avais vécu de la vie factice; j'avais désaltéré mes lèvres toutes jeunes à la source frelatée ; j'avais été l'abonné modèle du cabinet de lecture de madame Bouilly.

Or, le cabinet de lecture sert froide cette même drogue malfaisante que fait chauffer le théâtre.

Ce n'était pas un sermon, Hélène. Ce n'était pas un feuilleton. C'était un acte d'accusation. Ne sautez point cette page.

Sophie poursuivit :

— Ma mère aimait l'immense talent d'Eberhardt. Je ne crois pas que je fusse capable de

l'apprécier en ce temps-là. Depuis que je l'apprécie, je l'admire sans l'aimer. Eberhardt avait chez nous une autorité presque absolue. Il me traita par le théâtre, quand il vit que sa parole éloquente était impuissante à m'entraîner. Le théâtre était bien plus à mon niveau qu'Eberhardt lui-même. C'est là le grand malheur ; personne n'est au-dessous du théâtre.

Je me suis demandé souvent si Eberhardt était un méchant homme. Cela dépend du sens qu'on donne à ce mot. J'ai peine à me persuader qu'il y eût ici-bas un homme absolument et gratuitement méchant. Il y a des hommes vils, égoïstes, lâches. Eberhardt est tout cela. Il est en outre incapable de pitié quand la faim le fait sortir du bois. La faim, pour lui, c'est le premier désir venu, le caprice, la fantaisie, un rien. Cette bête féroce est artiste jusqu'au bout des doigts. Le monde traduit : Ce poëte a de grands besoins...

Je vous parlerais autrement si vous ne saviez d'avance les trois quarts de mon histoire. L'argent glisse entre les mains d'Eberhardt ; il

lui faut sans cesse de l'argent. Que pouvait-il donc attendre d'une pauvre enfant comme moi? Peut-être, au point de départ, ne fut-il coupable que du crime de don Juan. L'habitude qu'il a d'utiliser ses crimes fit le reste.

Regardez-moi. Je suis une pauvre femme, monsieur Charles, et ma conscience pèse sur mes derniers jours. Ce matin, je criais : Mon enfant mourra parce que je suis coupable !... Mais j'ai le cœur honnête, je vous jure que je n'aurais pas épousé Nelson Manby de plein gré.

Regardez-moi et comprenez-moi. Il ne s'agit pas de savoir si je l'aimais. Non, je ne l'aimais pas ; mais plus je l'eusse aimé, moins j'aurais consenti à devenir sa femme. Eberhardt me dit pour la première fois : Je veux. Voilà que vous comprenez, puisque vous frémissez.

Il n'en était pas encore, cependant, à dépouiller toute décence. Il agissait en père. Il me voulait un avenir. Là-bas, je ne sais où, en Suisse, il y a une madame Eberhardt et des enfants Eberhardt. Rien ne manque à la laideur profonde de ces âmes qui ont su dégrader jus-

qu'au génie! S'il avait pu m'offrir sa main, sur l'honneur, il l'eût fait ; car j'étais, à ses yeux, plus pure qu'un ange. Le crime était à lui. Moi, je restais digne de faire le bonheur d'un galant homme, pourvu que, sur les yeux de ce galant homme, on nouât un bandeau...

Oh! non, je n'aurais pas cédé. Bien des jours avaient déjà expié ce crime qui, réellement n'était pas à moi, car Eberhardt avait abusé à la fois de toutes les supériorités qu'un homme peut avoir sur une enfant. Mais la tache existait. J'avais l'honneur qu'il fallait pour subir mon malheur ou mon châtiment, quel que soit le nom qu'on lui donne. J'avais repoussé Nelson ; j'avais résisté aux ardentes prières de ma mère. Eberhardt dit : Je veux.

Ne pouvais-je résister aussi à Eberhardt?

Il y avait des lettres, de ces lettres qu'écrivent toujours les pauvres enfants, des lettres qui devraient les absoudre et qui les condamnent, des plaintes... des preuves!

Eberhardt dit : Je veux! Il me menaça de montrer ces lettres à ma mère. J'eus peur ; j'eus

honte; je cédai. Je ne pourrai pas même demander pardon à Nelson avant de mourir. C'est pour que Nelson garde l'estime de sa femme morte, que je vous ai fait venir, vous, le meilleur ami de Nelson...

Maintenant, dois-je vous dire, que je ne comprenais pas le but véritable de M. Eberhardt? J'étais bien jeune; à l'âge que j'avais, on ne devine pas toutes les profondeurs de l'abîme. Si j'avais deviné, je me serais tuée. Eberhardt sait tout, Eberhardt savait cela, car il attendit la naissance de mon fils.

Ce fut mon premier cri, quand il m'ordonna de lui donner de l'argent appartenant à Nelson: J'aime mieux me tuer! Il me montra le petit berceau de Charles...

Sophie porta son mouchoir à ses lèvres, et me cacha la tache sanglante que ses lèvres y avaient imprimée. J'essuyai la sueur froide qui me baignait le front.

Elle me fit un signe de tête souriant. C'est ce sourire terrible et doux que je vois quand je songe à Sophie.

— Vous savez comme est Nelson, poursuivit-elle après un silence. Nelson m'avait aimée par vous... Et m'aimiez-vous donc vous-même, pour parler ainsi de moi?... Laissez! s'interrompit-elle; ceci n'est pas une question que je vous fais... Je sais votre rêve... J'y ressemblais à votre rêve au temps où j'étais jolie...

— Qui a pu vous dire?... m'écriai-je.

— Laissez... Je sais qui vous aimez... avant que vous eussiez parlé de moi à Nelson, il avait l'idée fixe d'épouser une Française...Quand j'acceptai enfin, ce furent de véritables transports. Nelson apprit qu'Eberhardt avait plaidé sa cause près de moi; il devint amoureux d'Eberhardt; Eberhardt fut installé chez nous. Nelson ne pouvait pas plus se passer d'Eberhardt que de moi. Tout était fini : Eberhardt n'était plus pour moi que le plus odieux des maîtres, et il n'abusait de son pouvoir que pour se procurer de l'argent. Tel était l'état des choses quand nous vous vîmes à Londres. Je ne vous cache pas que votre présence m'inquiéta. J'avais pris pour Nelson un attachement

profond. Je tenais à cette précaire tranquillité que j'achetais si cher. Je regardai votre départ comme un effet de la miséricorde de Dieu.

— Quoi! murmurai-je; ne l'aviez-vous pas provoqué?

Elle me regarda, avec étonnement d'abord. Puis son sourire revint, mais plus doux.

— Nous n'avons pas le temps de nous expliquer, dit-elle; j'ai mon bon ange qui sait toutes mes pensées... c'est lui qui m'a dit de m'adresser à vous...

— Au nom du ciel, insistai-je, avez-vous su que je devais me marier cet hiver?

— Oui, me répondit-elle, quand votre mariage a été rompu.

J'ouvrais la bouche encore : j'allais parler du billet de Londres et du billet de Paris, car l'énigme posée dans des termes si nouveaux me rendait toute ma fièvre.

— Nous n'avons pas le temps! répéta-t-elle avec une nuance de sévérité dans la voix; Nelson attend; mes jours sont comptés. Ce n'est pas

pour parler de vous que je vous ai fait venir. Il s'agit de Nelson, il s'agit du pauvre enfant à qui vous avez rendu la vie... Je dirais qu'il s'agit de moi, si j'étais encore une vivante... A l'époque où vous vintes à Londres, Eberhardt était dans le fort de sa faveur auprès de mon mari qui lui avait compté personnellement d'assez fortes sommes. Cela ne lui suffisait point : il m'obsédait continuellement, sûr de ne jamais me trouver rebelle. C'étaient souvent des scènes atroces ; il ne ménageait plus rien. Au point où nous en étions, son intérêt était de me faire sentir mon esclavage dans toute son horreur...

Ce sont des choses qu'il ne faut pas raconter. Je meurs de cela : j'en ai la conscience et la conviction. La première fois que j'ai craché le sang, c'est qu'il m'avait frappée.

Vous pâlissez. Je vous le dis : ce sont des choses qu'il ne faut point raconter. Tout est là dedans odieux et infâme sans compensation, et il semble que les hautes facultés de cet homme ajoutent un degré de plus à son ignominie.

Une fois, ma mère se mit entre nous deux :

il outragea ma mère. Noblesse oblige. Quand la chute se fait de haut, elle est plus profonde. Cet homme se souillait à plaisir et mettait d'étranges raffinements à se vautrer dans la fange. Vous ne connaissez pas encore Tartufe païen!

Et pas de vengeance possible! pas une plainte seulement! Les lettres! toujours les lettres, la plupart n'étaient point datées. Il me disait : Je ferai croire à Nelson que vous les avez écrites depuis votre mariage... et celle qui me reproche ma violence sera datée neuf mois jour pour jour avant la naissance de votre fils...

Je me levai. Je serrais ma poitrine à deux mains. La rage m'étouffait.

— Merci, dit Sophie. Vous avez bon cœur... Mais rasseyez-vous : je n'ai pas fini.

J'obéis, je sentais mes oreilles tinter. Sophie reprit :

— J'ignore ce qui s'est passé dernièrement entre Nelson et M. Eberhardt. Je sais seulement que M. Eberhardt a été congédié formellement. Il a quitté Naples, où il nous avait suivis. Le lendemain de son départ, il a fait tenir à ma

mère un message verbal, où il la menaçait de me perdre si elle ne lui fournissait, sous huit jours, une somme de quarante mille francs. Juste le restant de sa fortune : il en connaissait le compte. Ma mère a donné les quarante mille francs ; elle s'est mise au lit ; elle est morte.

Le jour de la mort de ma mère, autre messager. Celui-là m'était adressé. M. Eberhardt veut faire une grande affaire : une revue internationale. Il lui faut deux cent mille francs et il rendra les lettres. Il a fixé un terme. Si, au jour dit, les deux cent mille francs ne lui sont pas comptés, les lettres seront, le lendemain sur le bureau de Nelson.

Mes diamants sont vendus ; je n'ai plus rien ; que pouvez-vous pour moi?

Sophie se tut. Ses grands yeux restèrent attachés sur moi. Sa dernière question fut posée comme je l'ai dit : elle ne doutait même pas de mon vouloir.

— Je n'ai pas deux cent mille francs, lui répondis-je avec un calme qui m'étonna ; mais je puis tuer cet homme.

— Il a le double de votre force et il passe pour brave... un éclat perdrait tout... songez que les lettres doivent être déjà falsifiées... Nous jouons la vie de Nelson et de mon cher enfant.

— Il n'y aura pas d'éclat, prononçai-je entre mes dents serrées.

— Que comptez-vous faire?

— Vous sauver.

— Comment?

Sur l'honneur je n'aurais pas su répondre. Je me levai. Je ne voulais plus qu'on m'interrogeât.

— Madame, lui dis-je en portant sa main froide à mes lèvres; c'est vous qui l'avez dit : il y a un lien entre nous. Ce lien, je le définis parfaitement : vous êtes ma sœur : je vous aime comme ma sœur chérie... Avez-vous confiance en moi? Je vous jure de réussir!

— J'ai confiance en vous, murmura-t-elle; mais...

— Quel est le terme?

— Jeudi prochain.

Nous étions au samedi.

— A mon tour, repris-je, je vous dirai, nous n'avons pas le temps!... Eberhardt est en Allemagne?

— En Suisse.

— Dans quel canton?

— A Genève.

— Pensez-vous que les lettres soient chez lui?

— J'en suis sûre.

— Combien y a-t-il de lettres?

— Dix-sept.

— Vous êtes certaine du compte?

— Certaine.

— Au revoir donc, madame. Attendez en paix mon retour. Je ne vous dis pas : Si Dieu m'aide, car Dieu m'aidera; je ne vous dis pas : Si je puis! je pourrai... Je vous affirme que de mardi en huit jours, vos lettres seront entre vos mains.

Elle appuya ma main contre son cœur. Je me dirigeai vivement vers la porte. Comme je passais le seuil, je crus entendre que l'on disait merci par deux fois, le second *merci* était comme

un écho du premier. Je me retournai. La porte par où, lors de mon arrivée, était sortie la personne que je n'avais pu voir, était entr'ouverte.

Je voulais partir sans voir Nelson. Je le trouvai sous le vestibule. Il me remit gravement un paquet cacheté.

— Croyez-vous aussi qu'elle mourra, Charles? me demanda-t-il.

— L'avenir est entre les mains de Dieu, répondis-je.

J'allais briser l'enveloppe du paquet. Il m'arrêta la main et me dit avec un singulier sourire :

— Chacun a ses secrets; ceci est le mien. Je vous prie de me promettre, Charles, que vous ne romprez pas ce cachet avant jeudi au matin.

— Je vous le promets, Nelson.

Nous nous embrassâmes et je partis.

VII

LE CABINET D'EBERHARDT.

Liban me regarda positivement de travers quand je lui dis d'aller au port s'informer du paquebot de Gênes. Il me fit répéter deux fois.

— Vous ne connaissez pourtant pas les beautés de la ville de Naples, me répondit-il en posant un foulard sur un guide, relié en toile gommée, afin de me cacher la source de son éloquence; vous n'avez pas eu le temps d'ad-

mirer les beautés diverses de cette cité, riante et célèbre par les malheurs de son volcan qui causa la mort de Pline le naturaliste, du temps de l'histoire romaine... Autrefois Parthénope, tombeau de Virgile, seul rival d'Homère par son poëme épique!... à proximité des ruines de Pompéi où l'on pénètre comme dans un muséum de curiosités naturelles...

— Nous sommes pressés, Liban, l'interrompis-je.

Il secoua la tête d'un air fort mécontent. Pendant qu'il passait sa livrée, je l'entendis murmurer :

— Chaque action de l'humanité a, vulgairement parlant, son mobile... pourvu que ce ne soit pas la piqûre des mouches politiques, fatales au bouleversement de notre malheureuse époque!

— Rassurez-vous, Liban, lui dis-je comme il partait; il ne s'agit pas de politique.

— Tant mieux! s'écria-t-il; ce serait la seule cause de divorce possible entre ma place et moi, sauf le cas d'un mariage incompatible.

Au bout d'une demi-heure, il revint m'annoncer que le paquebot de Gênes lèverait l'ancre ce soir même à dix heures. Je lui ordonnai de préparer seulement une valise : nos malles devaient rester à l'hôtel. Il était fort intrigué ; il n'osait pas m'adresser directement des questions, mais le diable n'y perdait rien.

—Ce n'est pas, grondait-il en roulant mes chemises, que l'âge n'y soit pour les aventures et imbroglios de femme... Mais on peut aller loin sur cette route-là... N'y en a t-il pas assez à Naples sans courir la prétentaine au diable bouilli?...Il n'y a pas besoin d'être une rosière pour se comporter comme il faut dans notre sexe : c'est, vulgairement parlant, son privilége... A-t-on affaire d'un habit noir?

— Non, répondis-je.

— Alors, incognito... c'est bon... Nous ne voyageons pas dans la haute... Absence complète de duchesses à la clef, comme disait le piston qui eut congé de la mansarde, rue d'Astorg... Combien de paires de gants blancs?

— On peut s'en passer.

— Ah bah!... C'est donc une bergère des champs bucoliques ?

— Mettez, l'interrompis-je, mes pistolets de tir bien enveloppés.

Il se redressa comme un ressort.

— Est-ce là le jeu que nous allons jouer? s'écria-t-il en lâchant les bottes qu'il était en train d'empaqueter ; franchir les mers, vulgairement parlant, pour aller se faire casser la patte ou traverser le sein d'un coup mortel... Ça n'a pas l'ombre du bon sens, et j'aimerais mieux...

— Si vous ne voulez pas venir avec moi, Liban, l'interrompis-je encore, vous êtes parfaitement libre de rester.

Il se remit à empaqueter mes bottes. Je l'entendais pousser de gros soupirs. Quand il eut assuré ma valise, il empila son petit trousseau dans un sac de nuit. Après quoi, il vint se planter devant moi, prenant cette attitude menaçante qui annonçait un long discours.

— Liban, lui dis-je, au moment où il allait entamer son exorde, je ne refuse pas de vous

emmener avec moi, mais c'est à la condition que vous n'essayerez point de connaître le but de mon voyage... Il s'agit d'une chose trop grave...

Je dois avouer qu'il me tourna le dos sans façon. Il poussa du pied son sac en grondant :

— Ils prononcent ces mots-là chaque fois qu'ils vont faire une folie !

Puis avec un rire amer :

— Je m'en lave les mains comme Ponce Pilate... Je ne suis qu'un domestique... Monsieur est majeur... Ça ne m'empêchera pas de manger un morceau... et de bon appétit encore !

Il sortit en se frottant les mains. Depuis ma sortie de la maison de Nelson, j'essayais de recueillir mes idées. C'était, à ce qu'il paraît, chose au-dessus de mes forces. Mon esprit se refusait à tout travail. Ma paresse morale arrivait à ce point que Liban me manquait. J'avais besoin de voir quelqu'un : je me fuyais moi-même.

Liban fut absent très-longtemps à mon gré. Quand il revint, il était l'heure de partir. Nous montâmes en fiacre. Je m'installai sur le pont du paquebot. La lune éclairait magnifiquement le golfe et les îles. J'essayai de voir tout en haut de cet amphithéâtre qui est Naples, la maison de Nelson.

Quel lien m'attachait à cette femme?

Toute mon intelligence s'attelait à résoudre ce problème. Je ne me demandai pas une seule fois : Que vais-je faire?

Elle était belle, dans sa mortelle pâleur. Y a-t-il des hommes pour tuer ainsi les femmes? Il l'avait brisée petit à petit, patiemment et pour un salaire. Chaque coup assené lui valait un prix. Non, non, je ne me demandais point : Que vais-je faire?

Je restais sous l'impression intacte de l'horreur éprouvée. Il y avait comme une fatalité sur moi. J'allais sans penser : j'allais...

Rien n'arrête ceux qui vont ainsi.

Liban obéit avec scrupule à mon injonction. Il ne fit aucune tentative auprès de moi. Loin

de là, il mit une sorte de fierté à se tenir à distance; je l'avais blessé. Pendant toute la traversée de Naples à Gênes, il se tint dans une réserve si parfaite que j'étais obligé de lui adresser la parole quand j'avais besoin de causer.

J'avais réellement besoin de causer. Mon esprit était très-faible. La solitude me fatiguait. Le travail stérile qui se faisait en moi aux heures où j'étais seul m'irritait et m'énervait.

Je ne tâchais même pas de me former un plan de conduite. Je vous l'ai dit, Hélène : j'allais.

Cela fut ainsi durant tout le voyage sur mer; cela continua sur la route de terre; je franchis le Piémont et la Savoie sans me rendre raison de ma propre résolution. Mon état moral était une indifférence profonde sous laquelle grondait sourdement une implacable colère. Je ne vis rien, je n'entendis rien pendant ces heures d'attente. A Genève seulement, j'allais recommencer de vivre. Nous suivions la grande route par Turin et Chambéry. A Chambéry, je quittai la

voiture pour prendre des chevaux. Le reste de la route se fit ainsi.

Liban ne risqua pas même une observation, bien que cette façon de voyager lui fut très-pénible. C'était un écuyer plus que médiocre. Nous descendîmes à Genève à l'hôtel du ***. C'était le mercredi soir. Nous n'avions pas perdu de temps. Je déclarai un faux nom sur le registre de l'hôtel et j'annonçai l'intention de voyager en Suisse. Mon passe-port était visé seulement pour Naples : je demandai les heures du consul de France. Liban écoutait tout cela d'un air impassible. Dès que nous fûmes seuls dans ma chambre, je lui dis :

— Vous allez-vous rendre sur le port et savoir les heures de départ du bateau pour Nyon.

— Encore ! fit Liban ; nous ne sommes donc pas au bout !

— En revenant, ajoutai-je sans répondre, vous vous informerez de la demeure de M. Léo Eberhardt.

Il tressaillit et releva vivement son regard

sur moi. Puis il enfla ses joues qui étaient un peu pâles.

— Oh!... fit-il; ah! ah!... Diable!... le vent vient de là!...

— Hâtez-vous! fis-je avec un mouvement d'impatience.

Liban secoua la tête et ne bougea pas d'une semelle.

— Si l'Eberhardt est là dedans, dit-il, comme ami ou comme ennemi, comme témoin ou comme adversaire, il ne peut rien arriver de bon... nous avons le temps!

— Obéissez à l'instant ou je vous chasse! m'écriai-je.

Il ôta son chapeau et prit une chaise à l'autre bout de la chambre. Il s'assit en murmurant.

— Chassez, si vous voulez... Ah! ah!.. Diable! diable!... Nous verrons bien si l'on me fait tourner comme une toupie!... Je n'entends pas que vous vous battiez contre cet Eberhardt.

Je m'approchai de lui, les bras croisés sur ma poitrine :

— Liban, lui dis-je, vous agissez par intérêt

pour moi, je le sais... mais vous me mettez, sans le vouloir, dans un très-grand danger... Séparons-nous avant que vous m'ayez fait le plus grand mal qu'un homme puisse faire à un autre homme... je suis en état d'exécuter moi-même la besogne qui m'appelle dans ce pays.

Il se leva. Il gagna la porte, puis il revint les larmes aux yeux.

— Vulgairement parlant, me dit-il avec une émotion que je renonce à rendre, c'est bête de s'attacher comme ça... Vous pouvez être sûr que je vous demanderai mon compte dès que la chose sera finie... mais dans ce moment-ci, je ne peux pas !

— Faites donc ce que je vous ai ordonné, Liban.

Sa colère éclata au beau milieu de son attendrissement.

— Encore, s'écria-t-il, si monsieur disait un petit peu de quoi il retourne !...

— C'est impossible, mon pauvre Liban... allez !

Il hésita. Ses yeux m'implorèrent et me pro-

voquèrent tour à tour, puis il s'élança dehors en enfonçant son chapeau sur ses yeux.

J'ouvris ma valise. Je pris mes deux pistolets que je chargeai avec beaucoup de soin. Je les posai sur la cheminée et j'arpentai la chambre à grands pas. Je me mis à la croisée, d'où l'on voyait la grande ceinture des Alpes. Le soleil allait déclinant à l'horizon. Je revins à mes pistolets ; je les maniai ; je les armai, tout cela, Hélène, je vous le jure, sans penser.

Ceci est littéral et absolument exact : SANS PENSER! Ma résolution était en moi comme une conscience. Je sentais son poids, mais elle ne me parlait point.

— Le bateau part demain à onze heures du matin, me dit Liban qui rentrait; M. Eberhardt demeure sur le quai ***, n°... Il est arrivé hier soir de Lausanne et repartira après-demain.

J'inscrivis sur mes tablettes le n° de la maison d'Eberhardt.

— Me sera-t-il permis de suivre monsieur? demanda Liban qui me vit prendre mon chapeau.

— Soyez en paix, lui dis-je; je vous donne ma parole d'honneur que je ne cours aucun danger, ce soir.

Je me dirigeai vers le quai. Je reconnus la maison d'Eberhard et la position du bateau de Nyon, puis je me promenai le long des bords du lac. Vous avez sans doute ouï parler bien souvent, Hélène, des merveilles de ce paysage. Je ne les vis point. En rentrant dans la ville, j'achetai chez le premier coutelier venu ce poignard que vous avez vu chez moi, dans la boîte où est le masque de plâtre. Je l'achetai bon. Je le mis sur ma table de nuit avant de me coucher. Je dormis jusqu'au jour d'un sommeil de plomb.

Il faisait grand soleil quand je m'éveillai. Liban était debout à mon chevet. Je lus sur son visage ses craintes et son espoir.

— Quelle heure est-il? m'écriai-je en sautant hors de mon lit.

— Neuf heures passées, me répondit Liban.

Je respirai. Liban changea de couleur. Il avait espéré un rendez-vous manqué. Il croyait toujours à un duel.

— Nous avons tout le temps, lui dis-je, habillez-moi.

— Irai-je avec monsieur? me demanda-t-il.

— Où donc?

— Vulgairement parlant, répliqua Liban, si je le savais, je ne solliciterais pas la permission de m'y rendre.

— Vous ne viendrez pas avec moi, Liban, lui dis-je; je ne vais pas me battre en duel : je vais accomplir un acte grave, que vous n'avez pas à juger. La loi humaine à des lacunes. Chaque fois qu'on recourt à la loi, la loi fait du bruit. Il est des cas où le bruit tue. Peut-être n'est-il pas possible que la loi soit discrète; en tous cas, elle n'a pas encore appris à l'être. Quand il faut que le silence se fasse autour d'une réparation, comment s'adresser à la loi ?

Je pensais bien plutôt pour moi que pour Liban. Les hésitations de la conscience sont bavardes. On plaide toujours. On pose des axiomes et des principes; on n'est jamais convaincu, mais ces arguments entassés fouettent l'âme irrésolue. Ce sont eux souvent qui font agir.

Liban m'écoutait avec une certaine attention. Je ne sais pas s'il comprenait le sens exact de mes paroles, mais il devinait assurément qu'il y avait sous jeu quelque chose de violent et de chanceux.

— Quand on *débine* comme ça la loi, commença-t-il, c'est signe...

Puis, s'interrompant au choc d'une idée subite :

— Je ne peux donc pas faire la chose, moi! interrogea-t-il en me regardant fixement.

— Vous êtes un brave garçon, Liban! prononçai-je comme malgré moi.

— Brave?... répéta-t-il; voilà : je n'ai jamais essayé... peut-être oui, peut-être non... mais si vous voulez, on va s'y mettre!

Je boutonnais déjà mon habit pour partir.

— Ce que je vais faire, Liban, repris-je d'un ton qui devait être triste, car sa physionomie devint inquiète, on le fait soi-même... Honte à qui s'en repose sur autrui en ce cas... Mais je ne refuse pas votre aide : j'ai toujours compté sur vous... Entre onze heures moins le quart

et onze heures, il faut qu'une barque m'attende au débarcadère le plus voisin de la maison de M. Eberhardt... Il faut en outre que nos places soient louées d'avance au bateau à vapeur...

Liban haussa les épaules.

— Jolies commissions ! grommela-t-il; un enfant les ferait.

— Peut-être..., répliquai-je ; quand je monterai dans la barque, je peux être poursuivi...

— A la bonne heure ! s'écria Liban dont l'œil brilla d'une ardeur guerrière; je ne sais pas pourquoi, mais j'ai envie de casser un Genevois ou deux, vulgairement parlant.

Je lui tendis la main. Son œil glissa vers les pistolets que je laissais sur ma table.

— Remettez-les dans la valise, Liban, dis-je ; ils ne me serviront pas.

J'avais mon poignard tout ouvert dans la poche de côté de mon habit.

Dix heures sonnaient comme je descendais l'escalier de l'hôtel. Je me rendis tout d'un temps jusqu'à la porte d'Eberhardt. Mais je passai franc, sans même regarder le seuil. Mon

sang se retirait de mon cœur. Je me sentis trembler si lamentablement que je me dis : Tu n'oseras pas !

Je continuai de marcher plus de cent pas au delà du logis d'Eberhardt. Me retourner était au-dessus de mes forces. J'avais envie de fuir; j'eus l'idée de me noyer dans le lac. Ce couteau que je sentais tout ouvert sur ma poitrine me brûlait et me glaçait tour à tour.

Je m'arrêtai. Je m'assis sur une borne. Une femme vint et me demanda : « Qu'avez-vous ? » Sans doute, j'avais l'air d'un homme qui va défaillir et se coucher mourant sur le pavé...

C'était une petite maison riante et calme, dont les cinq fenêtres, fermées de persiennes vertes, regardaient cette belle immensité du Léman. Une des fenêtres s'ouvrit : je vis une tête d'homme, coiffée d'un bonnet grec en velours brodé d'or : c'était Eberhardt. Je me levai. Un grand soupir dilata ma poitrine. Je remerciai la bonne femme secourable, disant : Je me sens mieux.

Et je pris à pas lents le chemin de la maison

aux persiennes vertes. Je ne tremblais plus. Je sentais seulement au dedans de moi une indicible angoisse, combattue déjà par la fièvre qui naissait.

Dans mon esprit, il n'y avait qu'une pensée : Frapperai-je? A cette question je ne faisais point de réponse. Je sonnai à la porte d'Eberhardt. En apparence, j'étais tranquille.

Mais, voyez, Hélène, quand la domestique qui vint m'ouvrir me demanda : Que voulez-vous ? je ne sus point trouver de réponse. Je n'avais rien préparé.

La servante m'examinait. Je crois me souvenir que je lui souriais, car elle se prit à sourire aussi d'un air de pitié.

— Vous voulez parler à M. Eberhardt? me dit-elle encore?

— Oui, balbutiai-je, c'est bien cela.

— Ah ! ah ! c'est bien cela !... Tout le monde ne parle pas à M. Eberhardt... Qui êtes-vous ?

Mon nom vint sur ma lèvre. Je ne le prononçai point : je dis :

— Je lui apporte de l'argent de France.

La servante me fit entrer sur-le-champ dans la salle à manger.

— Fritz ! appela-t-elle gaiement ; êtes-vous sourd, Fritz?... Allez dire à monsieur qu'on vient de France pour lui apporter de l'argent.

Fritz montra sa grosse figure pour répéter :

— De France ?... de l'argent ?

Puis il monta l'escalier. J'attendis. Je fredonnais un air, sans savoir. La servante riait et grommelait :

— Sont-ils étonnants, ces Français !

Fritz revint. C'était un garçon de Lausanne : l'air étonné tranquillement.

— C'est vous qui apportez l'argent ? me demanda-t-il.

Je fis un signe de tête affirmatif.

— De France ? ajouta-t-il.

La servante lui donna un fort coup de poing dans le dos. Il fut content et montra en un sourire nigaud deux formidables rangées de dents de loup.

— Arrivez ! me dit-il ; non, non... donnez l'argent.

— Et le reçu? fis-je ; vous êtes donc aussi innocents qu'on le dit, vous autres Suisses ?

— Veux-tu bien conduire ce monsieur? s'écria aigrement la servante; il y a des innocents partout... et d'autres qui ne le sont pas !

Cette servante genevoise, à part les dents couleur cacao qui sont le produit du terroir, était d'un jaune de bile. La beauté lui manquait; elle ne voulait point passer pour innocente. J'aimais mieux Fritz qui tournait sa casquette entre ses gros doigts, en me répétant :

— Arrivez !

Dans le corridor, j'entendis la voix d'Eberhardt qui criait :

— Eh bien ! Va-t-on me faire attendre deux heures?

Notez, Hélène, que je n'explique rien de ce qui se passait en moi : je raconte. La voix d'Eberhardt fut comme un grincement à mon oreille. Je pressai le pas. Je m'interrogeais, étonné de ne trouver en moi aucune émotion quelconque.

Fritz m'ouvrit la porte. J'entrai et je dis à voix haute :

— Bonjour, M. Eberhardt.

Je crois qu'il ne me reconnut pas tout de suite. Il y eut en lui un mouvement d'inquiétude. Ces hommes vivent de craintes. Le châtiment peut leur venir de tant de côtés ! Sa bouche s'ouvrit pour appeler Fritz, mais j'avais déjà refermé la porte sans affectation aucune.

— Dieu me pardonne ! s'écria-t-il en m'examinant à l'aide de son lorgnon, il me semble que c'est mon ami Charles !... Comme vous voilà changé !... vous êtes un homme !...

Moi aussi, je l'examinais. Je n'étais pas venu pour cela, mais je ne pouvais m'empêcher de le détailler comme un objet d'art. Il y avait quatre ans que je ne l'avais vu. Je ne pus découvrir aucun espèce de changement dans sa personne. C'était toujours la même laideur étrange et puissamment intelligente. Si quelque chose avait gagné en lui, c'était son nez. Son nez arrivait à l'état d'autocrate. Il absorbait tout, laissant à peine une maigre part de perspective

à ces longues joues blafardes qui fuyaient à droite et à gauche. Je n'ai jamais rencontré d'homme qui fût à la fois aussi loin et aussi près du ridicule. Toute sa force était dans ses yeux : deux étoiles magnétiques.

J'ai dû vous dire, Hélène, qu'à Paris, la mise de M. Léo Eberhardt était extrêmement simple et même un peu négligée. A Genève, M. Léo Eberhardt était personnellement connu : il *posait* davantage. Poser pour une ville de trente mille âmes est une chose possible, mais Paris ne sait pas regarder les gens.

Outre sa toque de velours brodée d'or, M. Eberhardt avait une robe de chambre à ramages très-hardiment burlesque. Les Genevois devaient trouver cela splendide.

Vous n'avez pas été sans remarquer qu'on peut avoir, au point de vue de l'art, un goût élevé, délicat, exquis, et n'avoir aucune espèce de goût dans l'ordre des choses mondaines. J'ai presque toujours vu les grands artistes s'habiller déplorablement, et arriver surtout à des résultats douloureux quand ils daignent

s'occuper de la toilette de leurs femmes. Le goût mondain est un instinct à part, bien différent de ce sens choisi qui est le goût critique, bien différent surtout de cette royale faculté qui est le goût créateur. Les grands artistes devraient avoir un ami sans conséquence pour voir leur tailleur et la couturière de madame.

Ici, le contraste entre le goût artistique et le goût mondain n'était pas surtout dans la robe de chambre; il sautait aux yeux partout. Le cabinet d'Eberhardt était plein d'objets précieux et charmants : il avait, comme tous les gens de sa sorte, le don d'attirer les cadeaux. Les figurines, les bronzes, les Sèvres, le vieux Saxe, les émaux, les pierres gravées, les bois sculptés abondaient et se mêlaient dans un fort aimable désordre; mais la tapisserie prétentieuse, qui était évidemment de son choix, une moquette voyante et lourde, écrasait tout cela; mais son portrait en pied, entouré d'un magnifique cadre marchand, tuait les mille bijoux qui l'avoisinaient sous l'éclat de la grossière et malséante dorure; mais entre deux chandeliers, ciselés à

miracle, il y avait une lampe de fabrique si insolemment vernie, que l'œil s'y cramponnait avec une colère désespérée ; mais sa bibliothèque elle-même, société mêlée, offrait parmi d'adorables reliures, bon nombre de ces livrées à chamarrures obscènes qui blessent si énergiquement la vue de tout amateur discret.

Il ne faudrait pas croire que l'ostentation brutale qui montrait là de tous côtés son bout d'oreille fût uniquement pour les Genevois. Il y avait bien un peu de cela, mais réellement, le mauvais goût était dans la nature même d'Eberhardt. Je me souviens qu'à Paris, où certes il ne faisait pas beaucoup de frais de toilette, on découvrait parfois derrière le collet relevé de son paletot des cravates bleues à pois orange et que ses vieux gilets avaient dû éblouir, au temps de leur jeunesse, par l'audacieuse juxtaposition de leurs couleurs ennemies.

Les poltrons chantent, Hélène, quand il fait nuit et qu'ils vont tremblant par les campagnes désertes. Moi, je décris. C'est le même sentiment, allez ! Je m'attache à peindre ces détails

oiseux, parce que j'ai peur d'aborder cette scène. Il me semble que mes angoisses reviennent. La chair de poule est sous mon aisselle et, tout au fond de ma poitrine, ma respiration me fait mal.

Eberhardt fit un pas vers moi. Sa physionomie n'exprimait plus de défiance. Je répétai machinalement :

— Bonjour, M. Eberhardt.

Il me tendit la main. Le sens me revint en même temps que la conscience de ma position. Je reculai ; une faiblesse passa dans mes jarrets. Son œil perçant me frappa en plein visage. Durant une seconde, il eut l'intuition vraie de ce qui allait avoir lieu ; mais il repoussa l'idée comme impossible.

Je lus encore cela dans son regard. Il me dit d'un air enjoué :

— Comment se fait-il que vous m'apportiez de l'argent?

Je ne répondis pas. Je jouais mon rôle très-mal. En ce moment, il aurait pu appeler par la fenêtre qui restait ouverte. Il faut bien dire la

vérité : je cherchais mes paroles : je ne savais par où commencer.

Il me regardait toujours en face. Je voyais, seconde par seconde, son travail mental et le progrès que faisait en lui le soupçon.

— Vous venez de Naples!... prononça-t-il enfin à voix basse.

— C'est vrai, repartis-je entre mes dents serrées convulsivement : je viens de Naples.

Il y eut un court silence après lequel il me dit très-doucement :

— Charles, j'étais l'ami de votre père : je n'ai jamais eu pour vous que des sentiments d'affection... Je crains que la mission dont vous vous êtes chargé ne soit pas pacifique.

Comment vous exprimer ceci, Hélène? Une bouffée de joie sauvage me monta au cerveau quand je vis que la bataille s'engageait. Le difficile, pour moi, c'avait été d'engager la bataille.

— S'il vous plaît, repartis-je, ne parlez jamais de mon père!

Ses sourcils se rabattirent si vivement que je

ne vis plus sa prunelle. Je devinai cependant que son regard se dirigeait vers son bureau, chargé de papiers épars. Sur une pile de feuilles volantes, écrites au recto seulement et destinées à l'impression, un magnifique pistolet, garni d'argent ciselé, reposait en guise de serre-papiers.

Nous nous élançâmes en même temps. J'arrivai le premier. Le beau pistolet vola par la fenêtre. Nous entendîmes le bruit sourd qu'il fit en tombant dans le lac. Eberhardt se tourna vers la croisée; sa bouche s'ouvrit pour appeler. D'un saut, je fus entre lui et la rue. Il ne cria point, parce que mon couteau ouvert était dans ma main.

— Fermez cette fenêtre, lui dis-je; nous avons à causer.

Il m'obéit. Des gens passaient dans la rue; mais il sentait ma main sur son épaule. Il n'essaya même pas de faire un signe à ceux qui passaient.

— Asseyez-vous! lui ordonnai-je encore.

Je restai debout devant lui.

Sa face était verte. Deux sillons profonds et gris se creusaient sous ses yeux. Je ne sais s'il y avait en lui plus d'épouvante que de rage.

— Il faut que cette créature vous ait ensorcelé ! balbutia-t-il ; je sais quels sont les philtres dont elle dispose...

— Taisez-vous ! l'interrompis-je ; vous parlez d'une morte.

Il prit cette parole au pied de la lettre. Son œil se détourna de moi.

— Depuis quand est-elle morte ? demanda-t-il.

Il ne me plut pas de mentir, même à cet homme. Je répétai.

— Taisez-vous !

— Elle n'est pas morte ! s'écria-t-il en relevant la tête.

Il retrouvait son gage. La vie de cette femme, c'était pour lui de l'argent. Le dégoût débordait de mon cœur. Je restais calme, cependant ; je me sentais pleinement la force de dominer la situation.

— Nous n'avons qu'une seule question à traiter tous les deux, dis-je froidement ; ne

nous en écartons pas, je vous prie. Vous possédez des lettres...

— Nous y voilà ! fit-il en retrouvant le courage de railler ; des lettres écrites par une pauvre enfant à un misérable... les lettres de l'agneau innocent au loup féroce...

— Taisez-vous ! répétai-je pour la troisième fois ; ne me tentez pas, je vous le conseille ! Je quitte le lit de mort d'une femme que vous avez assassinée...

— Et pourtant, s'écria-t-il, ce n'est pas moi qui ai le poignard à la main !

Il voulait gagner du temps désormais.

— Vous avez fait un livre sur les francs-juges, répondis-je ; il y a de belles pages, dans ce livre où vous plaidez la cause de ce même poignard qui est aujourd'hui dans ma main... Nous n'avons pas le loisir de discuter : je viens chercher ces lettres...

— Mais vous ne savez pas...

— Je viens chercher ces lettres !

— Les francs-juges écoutaient... ces lettres, qui ne sont pas d'une jeune fille, mais d'une

femme mariée, forment ma sauvegarde... Il est facile d'armer un enfant comme vous... vous n'avez entendu qu'une cloche et qu'un son... je vous dis, moi, qu'on vous a indignement abusé... je défends contre cette femme ma fortune, ma vie, mon honneur... De quel droit viendrait-on m'arracher mes armes?

Je regardai la pendule. Il était dix heures et demie, plus cinq minutes. J'avais laissé la discussion s'établir, ce qui était une faute énorme.

— Je vais vous sommer par trois fois, prononçai-je d'un ton lent et dur. Quand je vous aurai sommé trois fois, je vous tuerai sans plus de remords que si vous étiez un chien enragé.

Il haussa les épaules; je n'avais pas saisi le bon moment de la première terreur.

— Enfant que vous êtes! s'écria-t-il; enfant fou! pensez-vous donc que j'aie ces lettres chez moi?

Je pouvais perdre ici ma partie sur le coup : je répondis sans hésiter :

— Si vous ne les avez pas, ce sera tant pis pour vous!

Puis j'ajoutai :

— Je vous somme de me rendre ces lettres... une fois !

— Sur l'honneur, je ne les ai pas !

— C'est aujourd'hui que vous deviez les adresser à Naples... vous les avez... Deux fois !

— Sur l'honneur, vous dis-je...

La manche de sa robe de chambre cachait un pli. J'avais vu cela. Il me regardait fixement sous ses sourcils rabattus. Il cherchait à deviner si j'irais jusqu'à tuer. Il avait horriblement peur, mais il ne voulait pas céder.

— Frappez donc ! s'écria-t-il ; lundi matin, les lettres seront entre les mains de Nelson !

— Trois fois ! dis-je en fermant les yeux ; que Dieu ait pitié de nous !

Il me tendit ses deux mains tremblantes. Ses cheveux se hérissaient sur son crâne. L'écume blanchissait ses lèvres.

— Je me vengerai ! râla-t-il.

La manche de sa robe avait découvert le paquet. Le paquet était adressé à Nelson Manby. Je lui ordonnai de rompre le cachet : il le fit.

— Comptez ces lettres, lui dis-je.

Il obéit encore tout frémissant. Il y en avait dix-sept. Je les rassemblai de la main gauche; ma main droite tenait toujours le poignard. Quand elles furent dans la poche de mon habit, je refermai le couteau que je mis avec elles et je boutonnai mon frac du haut en bas.

Puis je me plaçai ainsi désarmé, devant M. Eberhardt et je croisai les bras sur la poitrine.

— Je ne sais pas de parole qui puisse vous insulter, lui dis-je ; j'avais brisé ma plume, mais avant de mourir, je raconterai votre histoire... Vous avez déshonoré ce qu'il y a de plus respectable ici-bas : la pensée. Je suis le fils d'un homme qui tenait sa plume loyalement et fièrement, comme le bon soldat porte son épée... Ce n'est pas au nom de Nelson Manby, ce n'est pas au nom de Sophie d'Ablon, ce n'est pas en mon nom, c'est au nom de mon père, homme de lettres, homme d'honneur, que je vous frappe au visage!

Ma main toucha sa joue. Il ferma les poings

et se ramassa sur ses jambes comme pour se précipiter sur moi. Il retomba sur son fauteuil en poussant un rugissement rauque. Comme je passais le seuil, je l'entendis qui balbutiait avec effort :

— Je me vengerai ! je me vengerai.

Si je faisais un livre, Hélène, je ne mentionnerais pas ce qui suivit, mais ceci est un procès-verbal.

Au moment où je franchissais la porte extérieure de la maison d'Eberhardt, après avoir traversé les corridors et descendu l'escalier d'un pas tranquille, une pendule de marbre s'écrasa auprès de moi sur le pavé. Eberhardt avait mal visé. Il était à sa fenêtre, échevelé, fou furieux ; il criait :

— Arrêtez le brigand ! arrêtez l'assassin !

Je gagnai le rebord du quai, car je voyais les passagers qui se hâtaient vers le bateau, dont la cloche appelait déjà depuis longtemps. Quelques braves Suisses s'ameutèrent autour de moi. Il y en eut deux qui firent mine de me barrer la route.

—Vulgairement parlant, leur dit Liban qui les envoya à une dizaine de pas, non sans quelque rudesse, heureux habitants des beaux vallons de l'Helvétie, nous n'avons pas le temps de seriner le ranz des vaches ni les tyroliennes des contrées qui ont donné le jour à Guillaume Tell dont j'ai l'honneur de connaître le célèbre auteur... A l'avantage!

Il me saisit sans façon et m'entraîna dans la barque qui fit aussitôt force de rames.

VIII

L'AGONIE.

Je revins à Naples par voie de France. J'y arrivai le soir. La fumée du Vésuve était rouge. Un voile de tristesse enveloppait la ville. Le maître d'hôtel me dit qu'on était venu me chercher plusieurs fois dans la journée de la part de M. Nelson Manby. Je pris à peine le temps de changer et je me fis conduire à Capodimonte.

Comme je mettais pied à terre devant le vestibule de la maison de Manby, le docteur allemand montait dans sa voiture.

— Je l'avais toujours dit ! s'écria-t-il dès qu'il m'aperçut; phthisique au quatrième degré... On s'est adressé à moi trop tard... Ils viennent quand tout est fini, et puis ils s'étonnent... .

Le reste de son discours se perdit dans le roulement de sa voiture.

Le tambour battit aux champs. Les soldats sortirent du poste voisin et se rangèrent en bataille. Un groupe silencieux venait du côté de la rue de Tolède. Ce groupe était composé de femmes et d'enfants qui suivaient un prêtre. Deux torches s'échevelaient en avant du groupe. Sur son passage, on se signait et l'on se découvrait.

Les soldats du poste portèrent les armes.

Le groupe s'arrêta devant la maison de Manby. Le prêtre monta les degrés du perron. Je le suivis les yeux en larmes. C'était le saint viatique. J'allais recevoir le dernier soupir de Sophie.

— Bonsoir, Charles, me dit Nelson qui était appuyé contre une des colonnes du vestibule,

les cheveux épars et le cou nu ; l'enfant va toujours bien, depuis que vous l'avez bercé... je veux avoir le masque en plâtre de ma femme... j'attends le plâtre.

Il avait le regard d'un fou. Sa main mouillée et froide glissa le long de mes doigts, dès qu'il eut cessé de me serrer.

— Montez, montez, reprit-il ; elle a demandé souvent si vous étiez revenu... le prêtre est en haut... je vais aller voir cela, moi aussi... mais j'attends le plâtre.

Il me tourna le dos brusquement, je vis bien qu'il pleurait.

Pauvre bon cœur ! âme grande et sincère ! J'ai vu beaucoup de douleurs en ma vie, Hélène, mais quand la pensée de Nelson Manby me revient, mes yeux se mouillent toujours.

Les domestiques, presque tous protestants, allaient et venaient par les corridors ; on voyait sur tous les visages une lassitude morne. Le son guttural des paroles anglaises bruissait çà et là comme un murmure sinistre.

Il y avait cinq ou six personnes dans la

chambre de la mourante qui était éclairée par quelques bougies. Tout le monde était agenouillé. Le prêtre faisait son office. Mes yeux allèrent d'abord à Sophie qui croisait ses deux mains amaigries sur sa poitrine comme ces statues mortuaires couchées sur les tombeaux. Le berceau du petit Charles était auprès d'elle; le petit Charles dormait. Sophie priait, mais elle m'attendait. Son regard vint à moi tout de suite. Ses mains se rapprochèrent de son cœur, tandis que ses beaux yeux agrandis s'élevaient au ciel. Jamais je ne l'avais admirée si belle que dans ce pâle sourire.

Elle ne me regarda qu'un instant. Dieu la tenait. Sa vie n'avait eu qu'une tache, excusée doublement par son âge et par l'astuce profonde du serpent qui l'avait tentée. La mort la refaisait ange et sa sereine ferveur était déjà du ciel.

Je m'agenouillai à la place où j'étais et je tâchai de prier. Je n'avais garde assurément de remarquer les assistants de cette pieuse et triste cérémonie, mais une attraction singulière força mes yeux de se fixer sur une femme

prosternée au pied du lit de Sophie. Elle était en grand deuil ; sa tête reposait entre ses deux mains ; ses grands cheveux blonds ruisselaient sur la couverture. Aux soubresauts de son corps, on devinait qu'elle sanglotait.

Ce devait être une jeune fille. L'idée de cette bonne et folle enfant qui courait jadis avec la chèvre dans le jardin de madame d'Ablon m'était bien rarement venue pendant ces quatre années. Aimée, la petite fille criarde, mutine et dégingandée, n'était qu'un puéril détail dans mes souvenirs de la rue d'Astorg. Ma mémoire tout entière appartenait à Sophie que j'avais vue naître femme en quelque sorte et s'envoler, papillon charmant, hors de la coque terne que brise la seizième année.

Une voix intérieure prononça en moi ce nom : Aimée. Était-ce Aimée, cette jeune fille ? Une indicible curiosité se glissa parmi le recueillement de ma douleur. Ne vous étonnez pas, Hélène : nous sommes ainsi, tous tant que nous sommes. L'art qui fait nos impressions d'une seule pièce est un sublime menteur. Les

petites émotions peuvent côtoyer en nous les grandes angoisses. Je déclare qu'il n'est pas un seul instant dans la vie où le cœur soit plein d'un même sentiment.

Je priais, mais je me disais :

— Les voilà donc toutes deux, réunies comme autrefois!... Mon Dieu! c'était hier ! Hier, elles étaient enfants, et voilà déjà une morte! Les enfants meurent aussi, je le sais bien; mais celle-ci meurt femme, sous un poids lourd comme la vieillesse...

La jeune fille en deuil fit un mouvement. Je cherchai en moi le souvenir d'Aimée, afin de comparer. Était-ce Aimée qui avait maintenant ces formes pures et merveilleusement proportionnées ? Ces transformations sont-elles possibles ? Aimée venait de perdre sa mère ; Aimée devait être en grand deuil.

Les yeux de Sophie se fermèrent; ses mains se détendirent. Je la crus morte.

La voix du prêtre parla plus distinctement. Le prêtre récitait :

— ... En sortant de la prison de ce corps,

allez prendre place sur la montagne de Sion, dans la cité du Dieu vivant, parmi la troupe innombrable des élus et l'église des premiers nés qui sont inscrits dans le ciel... que le bon Pasteur vous reconnaisse pour une de ses brebis... Puissiez-vous voir votre Rédempteur face à face! Allez jouir de la contemplation divine dans tous les siècles des siècles.

Les enfants de chœur et l'assistance répondirent :

— *Amen!*

Parmi toutes ces voix, je distinguai la voix douce et désolée de la jeune fille en deuil.

L'enfant se réveilla et tendit ses petits bras. Sophie rouvrit les yeux. Je vis briller deux larmes à sa paupière. Enfant! pauvre enfant! Il souriait près de cette agonie...

Le prêtre priait :

— Nous vous recommandons, Seigneur, l'âme de votre servante. Daignez la recevoir en paix dans le sein d'Abraham. Reconnaissez, Seigneur Jésus, votre créature; ne laissez pas perdre le prix que vous avez payé pour son sa-

lut éternel. Elle a péché, il est vrai, mais elle a cru, elle a espéré, elle vous a adoré comme son Dieu en l'unité du père et du Saint-Esprit.

— *Amen !* répondit l'assistance.

Je tressaillis : une voix nouvelle s'était mêlée au chœur. Nelson était derrière moi. Il avait mis sa cravate et son habit noir. Sa belle tête pâle avait un calme extraordinaire.

Sophie lui fit un signe ; il s'approcha d'elle, puis il alla parler au prêtre qui ferma aussitôt son missel. Le prêtre et l'assistance passèrent dans la chambre voisine. Nelson vint à moi et me dit :

— Je m'attendais à cela. Elle veut vous parler avant de mourir.

Il sortit à son tour. Il n'y avait plus dans la chambre que la jeune fille en deuil, l'enfant et la mourante. La jeune fille voulut prendre l'enfant et se retirer. Sophie lui dit d'une voix si faible que nous eûmes peine à l'entendre :

— Reste, Aimée, ma petite sœur chérie.

Je tournais le dos à Aimée, car Sophie m'a-

vait déjà pris les deux mains. Sophie ajouta en s'adressant à elle :

— Viens çà qu'il te voie.

Je vis, de l'autre côté du lit, dans la ruelle, tout près de l'enfant, un visage angélique, tout inondé de belles larmes. C'était ma femme, Hélène, c'était Aimée, le cher et délicieux amour de ma vie. C'était ma vision du palais de cristal de Londres et le rêve de ma nuit de fièvre à Paris : c'était le portrait du salon d'Ablon, vivant et mille fois embelli, malgré les pleurs qui remplaçaient aujourd'hui le sourire.

Le sourire! Il était sur les pauvres lèvres de Sophie!

— Il y a longtemps qu'elle vous aime, me dit-elle; longtemps que nous savons votre secret... Elle n'était pas seule à vous veiller pendant votre maladie, quand Liban dormait au pied de votre lit... mon petit Charles aura deux pères et une mère.

Elle attira la main d'Aimée dans les siennes.

Je me laissai glisser à genoux.

Elle dit encore :

— Je meurs bien heureuse.

Son regard demanda l'enfant qu'on lui mit entre les bras. Elle le baisa longuement. Aimée s'était agenouillée de l'autre côté du lit. Nous ne nous étions pas encore parlé, mais nos âmes étaient mariées.

Sophie murmura :

— Vous avez les lettres... y en a-t-il dix-sept?

Je les pris dans mon sein pour les lui remettre.

— Gardez, gardez, fit-elle ; merci... que Dieu vous récompense... mon mari ni mon fils n'ont plus rien à craindre de cet homme.

Elle ajouta :

— Je veux embrasser Nelson... qu'il se hâte.

Je m'élançai à la porte. Nelson était là tout près. Il entra. Ses yeux étaient rouges et gonflés au milieu des pâleurs de sa face. Il gagna le lit en chancelant. Quand sa femme lui demanda pardon, selon la formule catholique, tout son calme tomba. Il sanglota et pendit ses mains à ses cheveux.

— Je vous aime, Sophie, lui dit-il, je vous estime... je vous adorerai comme une sainte.

Le dernier regard de la pauvre femme fut pour moi ; il voulait dire : Dieu soit loué! Grâce à vous, il gardera son ignorance...

Le prêtre revint et la prière recommença, cette admirable et splendide oraison qui soulève l'âme comme des ailes et la porte vers le séjour des saints.

— Faites vivre en vous, Seigneur, cette âme que vous avez retirée de ce monde ; pardonnez-lui les fautes de sa fragile nature, et jugez selon votre miséricorde celle que vous avez créée et rachetée de votre sang...

Nelson resta plus de deux heures agenouillé près du lit. Le prêtre s'était retiré. Les cierges brûlaient. Nelson se releva tout à coup : il fallait bien que l'Anglais se montrât. Il sortit vivement et revint avec une auge pleine de plâtre. Sophie n'était pas encore froide. Nelson ôta son habit et fit ses préparatifs avec un sang-froid renversant.

De temps en temps, il s'arrêtait pour contem-

pler sa femme. Alors, tout son corps tremblait et sa poitrine était déchirée par les sanglots. L'instant d'après, il reprenait méthodiquement son travail. J'étais seul avec lui. Pendant que la première couche se solidifiait sur le visage de la morte, il se tourna vers moi.

— Charles, me dit-il, vous a-t-elle recommandé de garder les lettres ou de les détruire ?

— Quelles lettres? balbutiai-je.

Il eut un sourire triste et doux.

— Puisqu'elle n'est plus, murmura-t-il, je puis bien vous dire cela, Charles : il y a longtemps que je sais tout.

Mon regard dut exprimer de l'admiration. Il reprit :

— On ne rend pas justice aux Anglais... nous avons autant de cœur que vous.

Je m'avançai vers lui les bras ouverts. Il me pressa contre sa poitrine :

— Après elle, Charles, me dit-il, c'est vous que j'ai le mieux aimé.

Puis, se reprenant :

— Mais vous saviez pourtant que je n'ignorais rien !

— Moi ! m'écriai-je, et qui me l'aurait appris ?

— Ce paquet que je vous ai remis le jour de votre départ en vous priant de l'ouvrir dans la matinée du jeudi...

J'avais absolument oublié ce pli et je ne l'avais point ouvert.

— C'était le jeudi matin, poursuivit Nelson, que vous deviez voir M. Eberhardt...

Je saisis mon portefeuille. Ma main tomba du premier coup sur le pli cacheté. Je brisai l'enveloppe. Le pli contenait huit bank notes de mille livres chacune ; juste le prix exigé par Eberhardt pour rendre les lettres : deux cent mille francs.

— Nul n'a le droit de tuer son ennemi, prononça lentement Nelson ; Dieu seul fait justice.

— Je ne l'ai pas tué..., balbutiai-je.

— Moi, acheva-t-il ; je ne le tuerai pas !

Deux gouttes de sueur roulèrent le long de ses tempes.

Il enleva le moule et mit une scrupuleuse attention à en examiner le creux.

— Je tirerai deux épreuves, Charles, fit-il en pleurant tout à coup ; il y en aura une pour vous.

Il appela John, et tout en jetant un voile de mousseline sur le visage de sa femme :

— Portez du sherry dans ma chambre, ordonna-t-il ; je vais travailler.

Hélène, vous savez que Nelson Manby est mort en me léguant son fils et une part considérable de sa fortune. J'ai accepté le premier de ces deux legs.

Vous savez que j'ai uni mon sort à celui d'Aimée. Reste-t-il quelque chose d'obscur pour vous dans ces pages ? Aimée m'avait écrit le billet de Londres et le billet de Paris, vous avez deviné cela. Mais pourquoi Aimée et sa mère ne s'étaient-elles point assises à la table de Nelson, le jour où j'avais partagé son repas ?

La main d'Eberhardt était là. Eberhardt avait brouillé la belle mère et le gendre. Madame d'Ablon devait quitter la maison le lendemain avec Aimée.

C'était Aimée qui avait chanté l'*Éloge de la mer*.

C'était Aimée que j'avais vue chez moi pendant cette nuit de fièvre. Madame Vincent était complice.

Sophie vous l'a dit : il y avait longtemps qu'Aimée était à moi.

D'où venait cet amour? Oh! curieuse enfant! Souvenez-vous qu'à l'aide de ma fameuse lorgnette, j'avais surpris autrefois Aimée faisant des cocottes avec l'*Ame de Madelon*.

Avant de faire des cocottes, peut-être qu'Aimée avait lu ce produit unique de ma plume. Je n'ai jamais osé interroger. Si l'*Ame de Madelon* avait eu ce succès, je n'envierais rien à nos plus triomphants poëtes. Quand vous verrez ma femme, vous tâcherez de savoir cela, Hélène, et vous me le direz...

Post-scriptum. — Liban est le favori d'Aimée. Il ne lui en veut pas trop d'être ma femme, bien qu'il n'ait point *fait le mariage*. Il dit d'elle :

— Jamais une gronde, ni brouille avec son

mari, par inégalité de caractère ou autre. Monsieur n'est pas méchant, mais madame est l'ange du ciel descendu sur la terre, vulgairement parlant.

FIN.

AD-30438/t.2

Wojewódzka i Miejska
Biblioteka Publiczna w Rzeszowie
A-30438/t.2
001-0035362--00